

JOURNAL DES DEMOISELLES

GALERIE LITTÉRAIRE

JEAN MAGNON

Suite et Fin

Il n'y a point de hasard, nous apprend l'auteur dans son quatrième livre ; ce qu'on nomme ainsi n'est, à vrai dire, que la Providence. Les cieux se partagent en plusieurs sections, peuplées respectivement par les *atomes*, les *génies*, les *raisons*, les *intelligences*. La nature angélique, observe Magnon, est assurément plus parfaite que la nature humaine, & cela se conçoit : les esprits transcendants qui habitent la zone supracéleste se ressentent du voisinage de l'Esprit suprême.

Ces esprits, dit le poète,

*Avalent à grands traits les torrents de la gloire,
Et, des plaisirs divins immortels possesseurs,
Passent l'éternité dans le ciel des douceurs ;
C'est le grand Empyrée, où ces intelligences
Reçoivent à l'envi l'Essence des essences,
Et, par l'épanchement de l'Esprit des esprits,
En demeurent sur l'heure incessamment épris.*

Nous voici au cinquième livre. Après avoir établi que Dieu pouvait parfaitement se passer du monde, & qu'il l'a créé par une bonté toute gratuite, Magnon aborde l'explication philosophique du mystère de la Trinité.

L'Essence divine renferme en soi l'Entendement, le Verbe & l'Amour.

C'est l'entendement qui engendre.

C'est par l'intermédiaire de son Verbe qu'il rend toute la nature féconde.

Tout s'allume & brûle au contact de l'Amour divin, dit le poète, & dans un accès d'enthousiasme, il se met lui-même à l'unisson de cette ferveur, de cette incandescence universelle :

*O toi, Dieu des élans, des transports, des extases,
Je ne puis m'exprimer au point que tu m'embrases :
Non, non, dans cet excès je te parlerai mieux,
Et j'ouvrirai mon cœur, & ma bouche, & mes yeux.
Tout en moi parlera, j'y serai tout de langues ;
Regards, voix & soupirs y seront des harangues,
Et, me trouvant rempli de ta divine ardeur,
J'embraserai le monde à l'air de ta grandeur.*

Le sixième livre nous fait assister à l'origine des choses. Le troisième élément de l'Essence divine, l'Amour, le grand démiurge, entre en lutte avec le Néant primordial, & remporte sur lui la plus éclatante victoire :

Il ne sut, ce Néant, comment faire retraite...

Pour arrêter l'Amour, il lui montra son sein.

On eût dit qu'il disait : « Amour, regarde un centre

Où rien ne fut jamais, où rien n'est, où rien n'entre,

Et même où, malgré toi, jamais rien n'entrera. »

L'Amour lui répondit : « L'Amour y passera ! »

Le septième livre contient la suite de la création. Voici, notamment, de quelle manière l'auteur nous dépeint la naissance du règne végétal :

« Que la terre produise une herbe verdoyante ! »

C'est Dieu qui vient de parler. L'effet suit aussitôt :

Il est dit, il est fait, & dans un seul moment
Elle forme son lustre & fait son ornement.
Cette vive, agréable & *perçante* verdure
Colore, réjouit & ravit la nature,
Et lui fait comparer dans son ravissement
Le beau vert de la terre au bleu du firmament.

Au huitième livre, Magnon cherche à nous expliquer la nature des astres. Suivant lui, les astres semblent avoir une espèce de vie qui leur est propre :

L'astre n'étant en soi qu'une essence enflammée,
Ne peut-il être encore une essence animée ?
Pourquoi non ? Il anime. Est-ce bien raisonner
Que juger qu'il n'ait pas ce qu'il nous peut donner ?

L'âme qu'il attribue aux astres n'est ni « *générale*, » suivant le terme dont il se sert, ni raisonnable, ni intelligente : c'est une espèce d'harmonie, un « nombre animé, » comme il s'exprime lui-même ; & par là nous rentrons tout à fait dans la donnée de Pythagore. Cela ne suffit pas encore à l'auteur de la *Science universelle* ; il ajoute ce dernier coup de pinceau :

Non, décrivons-la mieux sous un trait plus étrange ;
L'astre est *ange-animal*, & l'homme *animal-ange*.

Magnon, sur la fin de ce huitième livre, aborde la création de nos premiers parents & tout ce qui s'ensuit : sujet inépuisable, & qu'il va, du reste, traiter amplement dans les deux livres qui suivront.

Le neuvième livre débute par un chevaleresque compliment de notre auteur à l'adresse de la femme, qui lui semble le chef-d'œuvre de celui que la Fontaine appelle, avec une familière énergie, « le Fabricateur souverain » :

Je ne m'étonne pas si Dieu la fit si belle ;
S'il commença par l'ange, il acheva par elle.

Ce qui veut dire qu'en créant l'ange, le grand Artiste ne fit, en quelque sorte, que se préparer la main pour mieux créer la femme. Il est impossible, on en conviendra, de faire preuve d'une galanterie plus exquise. Mais le poète ne s'en tient pas là ; il place la femme immédiatement après Dieu.

Je la surnomme donc, attendant qu'on la nomme,
Un ange corporel & l'idole de l'homme,
Et telle qu'après Dieu je ne saurais rien voir
Qui mérite mieux qu'elle un éternel devoir.

Magnon nous dépeint là-dessus l'effroyable ja-

lousie dont Lucifer se sent transporté contre l'homme, devenu, grâce à tant de privilèges, — notamment sans doute celui d'avoir la femme pour compagne, — la créature de prédilection, le bien-aimé, le favori de Dieu. Il nous raconte la révolte insensée du mauvais ange, presque aussitôt suivie de sa honteuse & irrémédiable défaite. Puis il nous transporte au milieu des délices du paradis terrestre, & nous trace, ainsi qu'on va voir, le portrait séduisant de la première femme :

..... Sa taille, étant toute divine,
Eut un air dont l'éclat marquait son origine...
Elle était de cinq pieds.....

Si vous trouvez jamais un biographe mieux renseigné, je l'irai dire à Rome. Reprenons :

Elle était de cinq pieds, & si bien *revenante*,
Qu'au gré même de l'ange elle était ravissante,
Et qu'il y paraissait sans faste & sans fierté
Qu'elle avait à pleins droits la souveraineté.
Si je passe au détail, que ne dois-je pas dire ?
Ses moindres agréments méritaient un empire :
Elle avait des cheveux qu'en me représentant
Je me figure un chef tel qu'un astre éclatant ;
Ce n'étaient que rayons & que lumières molles
Dont les plis ondoyants battaient sur ses épaules,
Et dont les fins flocons, serpentant sur son sein,
Satisfaisaient sans art un naturel dessein.
Quel était-il ? De plaire & de charmer le monde.

L'aimable poète comprend, que dis-je ? il excuse, il glorifie presque la faute de notre mère commune :

Ne crois pas que la femme ait eu dans sa naissance
Ce bas attachement qui fait la complaisance.
Son éminent esprit qu'accabla son revers
Traita de haut en bas l'un & l'autre univers ;
Rien que la déité ne parut digne d'elle...

Elle ne se contente pas des apparences extérieures ; la soif d'infini qui la dévore l'entraîne bien au delà de ce qu'elle peut voir, toucher & sentir. Impatiente de la réalité froide & vulgaire, elle aspire plus loin & plus haut ; à tout prix, en un mot, elle veut *savoir*.

Que me sert, disait-elle, une ample jouissance
De ce que la nature a mis sous ma puissance ?
Des plaisirs corporels me donnent du dégoût,
Si ma raison n'a rien lorsque mes sens ont tout.
Quoi ! l'arbre de la vie a-t-il pu me suffire ?
Non, non, sans le *savoir* la vie est un martyre,
Et tous les ornements de la terre & des cieus
Ne sont auprès de lui que le jouet des yeux.

On voit d'avance où de pareilles dispositions doivent aboutir. Tentée par le serpent, Ève succombe, & sa chute entraîne celle de son mari.

Après la faute, le remords, cela va sans dire ; après le remords, le dépit que les deux complices ressentent l'un contre l'autre. Nous assistons de la sorte à une courte querelle conjugale, suivie presque aussitôt du plus tendre des raccommodements.

Dieu me fit innocent, & tu m'as fait coupable,

Reproche Adam à sa compagne. Là-dessus, elle s'emporte; c'est toujours, à ce qu'il paraît, le grand moyen d'avoir raison... quand on a tort :

Ah! cruel, lui dit-elle, où tend ton entretien ?
Va, laisse-moi mon crime & charge-toi du tien.
Ne me suffit-il pas de mon propre supplice ?
Coupable, lui dit-il, tu m'as fait ton complice :
Comment pouvais-je vaincre étant si combattu,
Et contre ta beauté que pouvait ma vertu ?
O flatteur, lui dit-elle un peu moins irritée...

Un peu moins irritée! Le trait est charmant, n'est-il pas vrai ?

Par de plus grands appas mon âme fut tentée :
Je voulais être un dieu, mais apprends sur ma foi
Que toute ma grandeur eût réfléchi sur toi.

A cet aveu, le bon Adam s'attendrit; cela devait être :

Que je serais heureux dans ma propre infortune,
Dit-il, si ma douleur ne t'était pas commune,
Et si Dieu, séparant tes intérêts des miens,
M'eût accablé de maux en te comblant de biens !
— C'en est trop, lui dit-elle, & ton amour me tue ;
Mon crime moins que toi m'aura donc abattue,
Et j'aurai moins de mal, dans un sort qui m'est dû,
D'avoir perdu le ciel que de t'avoir perdu.

Le dixième & dernier livre de la *Science universelle* s'ouvre par des considérations à n'en plus finir sur la justice de Dieu, sur le bien & le mal, sur le libre arbitre, sur la chute de l'ange & celle de l'homme. Le poète nous fait assister ensuite, avec sa prolixité ordinaire, à la confusion d'Adam après sa faute. Adam se sent immensément coupable; il se cache, il cherche à fuir la présence du souverain Juge. Forcé malgré tout de paraître & de répondre, il accuse la femme; à son tour celle-ci accuse le serpent. Elle y met une candeur complète :

Le serpent, dit la femme, a su gagner mon âme,
A surpris mon devoir et m'a traitée en femme.

Sur quoi l'auteur nous raconte la punition des coupables; puis il entame une dissertation philo-

sophique sur le péché originel, & nous donne, ainsi qu'on va voir, l'explication de cette grande loi de la vie qui a nom « la solidarité » :

Quoi! le bien & le mal, dépendant d'une pomme,
Furent-ils attachés aux désirs d'un seul homme ?

A cette grave question, il répond carrément & sans sourciller :

Ils le furent, & l'homme enferma dans ses vœux
Tout ce qui nous put rendre heureux ou malheureux.
Chacun d'eux était libre & se pouvait défendre,
Et quiconque combat peut bien ne se pas rendre;
Dieu, grand ouvrier (1) du bien, en est le pur canal,
Et l'homme criminel seul auteur de son mal.
Mais pourquoi pour autrui souffrir cette infortune?
Apprends que chaque chose est ici-bas commune,
Et, que par les chaînons de son enchaînement,
Elle tombe dans l'ordre ou le dérèglement :
Tout ce monde est lié par cent sortes de chaînes,
Tant pour tous les plaisirs que pour toutes les peines.

Je m'arrête à cette dernière citation, & sur elle je ferme, bien décidément, l'in-folio de la *Science universelle*.

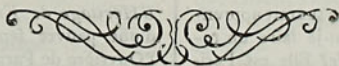
Loïn d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur...

A dit quelque part un de ces grands écrivains du grand siècle, qui ont le privilège d'avoir presque toujours raison dans ce qu'ils disent, sans parler de la manière dont ils le disent.

Et maintenant, pour en finir, je répéterai presque hardiment ce que j'ai déjà dit au début de cette notice: en dépit de ses longueurs, de ses divagations, de ses échappées bizarres, & malgré le bref arrêt du terrible Despréaux, Jean Magnon, l'auteur aujourd'hui totalement ignoré de la *Science universelle*, Jean Magnon, mon cher compatriote, n'est pas le premier venu.

JOSEPH BOULMIER.

(1) A l'époque de Magnon, les mots où se trouvent une muette suivie d'une liquide, *ouvrier*, *sanglier*, etc., n'étaient que deux syllabes, & l'on scandait *ou-vrier*, *san-glier*, et non, comme aujourd'hui, *ou-vri-er*, *sang-li-er*.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LA MAISON ROULANTE

PAR M^{ME} DE STOLTZ (1).

Nous venons de lire un nouvel ouvrage de notre collaboratrice, nouveau en ce sens qu'ancien déjà, il nous était complètement inconnu, grâce au peu de zèle que la presse (celle dont on pourrait mieux attendre) met à faire connaître les bons livres. Or, celui-ci n'est pas seulement bon, il est excellent; quoique ce soit un livre d'enfant, on ne peut l'achever sans larmes, & on le relit avec une admiration que l'examen & la réflexion justifient. C'est cependant un sujet connu : un enfant est enlevé par des saltimbanques, & après deux ans de tortures dans la maison roulante, il est rendu à ses parents.

Sur cette trame usée, l'auteur a jeté une broderie étincelante; une sensibilité profonde, un esprit vif, malin, observateur, élèvent & animent toutes les pages; & quelles fortes leçons de piété, d'honneur, de courage, découlent de l'histoire du petit Adalbert! Pourquoi l'Académie n'a-t-elle pas de couronnes pour un pareil livre? A son défaut, les mères & les parents chériront le nom de l'auteur & lui feront une célébrité du foyer & de la famille, qu'elle mettra plus haut que les lauriers-Monthyon.

M. B.

CONTES D'UNE VIEILLE POUPÉE

PAR MADAME DE VILLELANCHE (2).

Au moment des étrennes, nous recommandons aux mères de famille ce gracieux petit volume, destiné surtout aux petites filles. Les courtes histoires qui le composent sont écrites pour un âge tendre, & sous une forme animée, intéressante; elles insinuent de bonnes vérités. On peut citer en particulier le joli conte : *la Fée Noël*, qui enseignera aux enfants ces sentiments de charité & de sympathie pour le pauvre qu'on ne saurait apprendre de trop bonne heure. Oserai-je faire un reproche à l'aimable *Vieille Poupée*? Elle est Parisienne, je crois, & les expressions familières,

chères aux Parisiens, se glissent souvent sous sa plume facile. On ne dit pas, par exemple : *Gabrielle & sa bonne s'enfilèrent dans la rue*. Un langage plus châtié empêcherait-il les bons enseignements & la grâce du récit?...

LIVRES POUR LES ÉTRENNES

A une petite fille : *Blanche & Noire*, par madame de Stoltz. — *Les Belles Années*, par madame Bourdon. — *Le Cercle de famille*, par madame de Witt.

A un petit garçon : *La Maison roulante*, par madame de Stoltz. — *Le Tour du Monde en quatre-vingt-dix jours*, par Verne. — *Le Robinson suisse*, nouvelle édition.

A un jeune homme : *Promenade autour du monde en 1871*, par le baron Hübner. — *Ros-topchine*, par le comte de Ségur. — Abonnement à la *Revue des questions historiques*.

A une jeune fille : *Sursim Corda*, poésies nouvelles, par le comte de Ségur. — *La Comtesse Adelstan*. — *Élisabeth Seton*, par madame de Barberey.

OUVRAGES DE MADAME BOURDON

Publiés à la librairie St-Germain, 13, r. de l'Abbaye.

Volumes in-12 à 1 franc 50 centimes.

Denise. Scènes de famille. — *Les Trois Sœurs*, scènes de famille. — *Une Faute d'orthographe*. — *Pulchérie*. — *Nouvelles historiques*. — *Abnégation*. — *Souvenirs d'une famille du peuple*. — *Histoire de Marie Stuart*. — *Les Servantes de Dieu*. — *Heures de solitude*. — *Marcia*. — *Marie Tudor et Élisabeth*. — *Les Veillées du patronage*. — *L'Héritage de Françoise*. — *Euphrasie*, histoire d'une pauvre femme. — *Antoinette Lemire* ou l'Ouvrière de Paris. — *Marthe Blondel*, l'Ouvrière de fabrique.

Volumes in-12 à 2 francs.

La Ferme aux ifs. — *La Famille Reydel*. — *L'Adoption*. — *Andrée Deffauges*. — *Types féminins*.

(1) Bibliothèque Rose. Chez Hachette.

(2) Chez Th. Lefèvre, rue des Poitevins. Prix : 3 fr.; par la poste, 3 fr. 50.

OUVRAGES DE MADAME BOURDON

Publiés chez Lethielleux, 21, rue Cassette. Paris.

La Femme d'un Officier, 1 volume, prix : 2 fr.
— *Mademoiselle de Neuville*, 1 vol., 2 fr. — *Anne-Marie*, 1 vol., 2 fr. — *Les Belles Années*, 1 vol. 2 fr.

Chez Casterman, à Tournai.

1° *Lettres à une Jeune Fille*, 1 vol. — 2° *Ta-bleaux d'Intérieur*, 1 vol. — 3° *Onze Nouvelles*. — *Quatre Nouvelles historiques*, 1 vol. — *Vie de Mademoiselle d'Épernon, religieuse Carmélite*, 1 vol. — *Politesse & Savoir-Vivre*, 1 vol. in-18.

A la librairie Saint-Germain, 13, rue de l'Abbaye.

La Journée de la Jeune Fille, 2 forts vol., 6 fr.
— *Le Mois Eucharistique*, 1 vol., 1 fr. 50 c. — *Le Mois des Serviteurs de Marie*, 1 vol., 1 fr. 50 c.
— *Agathe ou la Première Communion*, 1 vol.

OUVRAGES DE MADAME DUTHEIL DE LA ROCHÈRE :

1° Chez Mame et fils, à Tours.

Tebaldo ou le Triomphe de la Charité, histoire corse. In-18, broché, prix 1 fr.

Les Châtelaines de Roussillon ou le Quercy au XVI^e siècle. In-18, broché, prix 1 fr.

Nouvelles morales. In-18, broché, prix 1 fr.

Stéphanie Valdor, étude de mœurs arabes. Grand in-8° illustré. Broché, prix 4 fr.

Faisant partie de la Bibliothèque de la Jeunesse chrétienne :

L'Honnête Ouvrier. — *Armande*. — *Berthilde*. — *Henriette de Saint-Gervais*. Volumes in-18 à 40 centimes.

Faisant partie de la Bibliothèque des Petits Enfants :

L'Écolier & le Jeune Berger. — *Madame Marcadel*. — *Les Enfants égarés*. Volumes à 25 cent.

2° Chez Régis Ruffet, rue Saint-Sulpice, 38, à Paris.

L'Expiation ou Cécile d'Erlan. In-8°, broché, prix 3 fr.

Nouveau Théâtre à l'usage des jeunes personnes. Broché, prix 2 fr.

3° Chez Wattelier, rue de Sèvres, 19, à Paris.

Héros & Martyrs, ou Épisodes des Guerres de l'Ouest. — *La Syrie*, épisode de la dernière insurrection. Chaque volume in-8° broché, prix 1 fr.

4° Chez Dillet, rue de Sèvres, 15, à Paris.

Une Héroïne de soixante ans. — *Les Récits de la Marquise*. Chaque volume 2 francs.

LETTRES A NATHALIE

DEUXIÈME SÉRIE

SIXIÈME LETTRE

DES DEVOIRS DE LA CONVERSATION

Ma chère Nathalie,

Vous avez pleinement raison.

Où, ma dernière lettre est un peu hors de saison, & il faut heureusement quelques années encore avant qu'elle vous devienne applicable.

Vous me faites remarquer avec beaucoup de justesse que cet emploi de maîtresse de maison,

auquel la nécessité des circonstances vous appelle pour quelques semaines, ne saurait, bien entendu, se prolonger ni se renouveler. Vous êtes impatiente de votre grandeur, embarrassée de votre pouvoir, & par là, vous ressemblez tout à fait, Nathalie, aux grands de la terre, lorsque la Providence leur a conservé quelque bon sens & quelque raison. Toute élévation n'est qu'une augmentation de responsabilité, sinon un affaiblissement de vertu.

Voilà sans doute pourquoi, ma chère Nathalie, vous paraîsez éprouver un si vif désir de reprendre votre incognito & de rentrer dans les rangs de vos jeunes compagnes. Il vous semble, à bon droit, plus important encore de tenir dans les conversations du monde une place modeste & convenable,

que d'anticiper sur les années de l'avenir & de prétendre à diriger un salon.

Vous avez complètement raison, ma chère cousine. Avant de prendre la parole, il convient d'abord d'avoir écouté beaucoup & longtemps; &, quoiqu'en apparence il n'y ait rien là que de facile, il ne faudrait pas vous imaginer que toutes les jeunes filles savent écouter.

Ce n'est point écouter, en effet, ni prêter une attention suffisante aux discours tenus devant elles & pour elles, que de demeurer ensevelies dans la torpeur indéchiffrable d'un silence absolu. Combien d'entre elles, sous je ne sais quel prétexte de réserve & de modestie, prennent pour vous entendre des airs de sphinx égyptien; ou, pour être plus près encore de la vérité, des attitudes de sourdes-muettes. On en est à se demander si les sons de votre voix sont bien arrivés jusqu'à leurs oreilles, & si les mots que vous prononcez ont en effet pour elles une signification.

Il faut se garder de donner aucune approbation à cet isolement volontaire. Une mère de famille ne conduit point sa fille dans une société où il pourrait être nécessaire de se maintenir à l'écart & de se défendre contre toute conversation. S'il est tout à la fois naturel & convenable qu'une jeune personne se réduise à un rôle secondaire, qu'elle attende d'y être en quelque sorte sollicitée pour prendre une part modeste à l'entretien, il n'est pas d'un moins mauvais goût de répliquer par monosyllabes, de refuser une réponse qu'on vous demande, un renseignement qu'on attend de vous, d'opposer, en un mot, ou d'éternels monosyllabes ou une inattention affectée aux interpellations les plus autorisées & les plus directes.

Vous comprenez bien, ma cousine, qu'ici je fais volontiers & sans qu'on me le demande, la part de la timidité. Je ne dirai point, à la façon d'un critique trop farouche, que la timidité est l'un des plus grands défauts des jeunes filles, ou, comme les poètes, que c'est là un de leurs plus grands charmes. Il ne faut tomber dans aucune exagération. C'est tout simplement une des phases de leur caractère, &, suivant le penchant de leur nature, elles ont ou à la conserver ou à la combattre.

Mais ce qui me rend plus sévère & me met parfois de mauvaise humeur, c'est que, le plus ordinairement, la vraie timidité n'a rien à faire avec tout ceci. Lorsqu'une mère juge à propos de conduire sa fille dans le monde, celle-ci n'en est plus à se cacher derrière les portes & à demeurer confuse lorsqu'on vient à lui adresser la parole. Il est trop certain que cette immobilité de statue est le résultat d'un parti pris & qu'elle est toute d'affectation. C'est une manière comme une autre de se débarrasser tout à la fois de l'entretien & de l'interlocuteur. J'ai souvent entendu ces prétendues victimes de leur timidité se raconter entre elles, avec beaucoup de verve & d'esprit, les ennuis de conversation, auxquels l'habileté de leurs ma-

nœuvres & les obstinations de leur silence leur avaient donné moyen d'échapper.

Il est permis de penser, sans y mettre aucune malveillance de commentaire, que ces façons d'agir ne sont pas faites pour répandre beaucoup d'agrément dans les sociétés que ces personnages muets embellissent de leur présence.

Quant à moi, je me suis toujours figuré tout différemment le rôle d'une jeune fille dans les conversations & dans la société.

Cet ennui qu'elles évitent avec tant d'art, ces entretiens de ceux que personne ne veut écouter, ces complaisances que commandent les répétitions d'un radoteur, les oublis d'un vieillard, les interminables effusions d'un bavard, devraient être, quoique je vous en voie sourire, l'apanage & comme le monopole des jeunes filles.

Traitez-moi, si vous le voulez, d'utopiste & de rêveur: dites-moi que je demande l'impossible, en imaginant pour vous ce rôle de saint Vincent de Paul de la conversation, en vous assignant ainsi pour mission de recueillir les éclopés & les bêtes noires de tous les entretiens, de les fournir d'auditeurs bénévoles, de leur rendre, par une charité polie, le doux plaisir d'être écoutés, si nécessaire pour quiconque éprouve le besoin de se répandre en discours.

Ne me dites pas, Nathalie, que vous manquerez ici de patience ou de bonne volonté. J'ai une meilleure opinion des jeunes filles. Je les sais capables de ce qu'elles ont voulu entreprendre.

Je confesse le haut mérite de la résignation qui prête l'oreille aux bavards. Il est difficile de se représenter un supplice plus cruel, jusqu'à ce qu'on ait pris quelque habitude de s'y dérober intérieurement.

Le bavard distrait & inattentif devient de plus en plus rare. C'est le bavard de l'ancienne école, celui qui se contentait de tenir des discours, sans prendre toujours la peine de s'assurer la présence d'un interlocuteur, celui que j'appellerais volontiers le bavard à monologue. Madame Geoffrin, cette reine de la dynastie de la conversation française, disait avec beaucoup d'esprit des gens de cette espèce: « Ils me reposent ! »

Je regrette cette race aujourd'hui à peu près perdue. Il n'existe plus guère de ces bavards commodes & tolérants. L'amour-propre de nos contemporains ne s'accommode plus de ce silence présumé admiratif & de ce consentement distrait. Il faut absolument que notre attention éclate au dehors & que nous en donnions de moment en moment des preuves palpables. Le bavard moderne veille à ce que la distraction ne s'empare pas de nous; il nous fait tout d'un coup des questions auxquelles il faut qu'on réponde, sous peine d'être convaincu de faire l'école buissonnière. C'est ainsi qu'il nous tient en haleine. Le bavard des temps primitifs se contentait qu'on fit semblant d'entendre, & celui-ci nous force bel & bien à écouter.

Tous les bavards ne sont pas absolument ennuyeux ; il en est même d'agréables auxquels on s'accoutume volontiers. On rencontre pire que cela dans les conversations du monde. Le bavard pur & simple finit par y être recherché de préférence à tant d'autres interlocuteurs qu'il y faut cependant subir.

A-t-on fait assez de plaisanteries sur le radoteur qui recommence sans cesse les mêmes histoires avec les mêmes intonations & les mêmes gestes ? Primitivement, sans doute, il a pensé tout ce qu'il dit ; il a éprouvé les émotions dont il parle, & son animation était le produit d'une inspiration, & non pas d'un souvenir. Mais à l'heure présente, lorsqu'une association d'idées quelconque le jette dans cet engrenage, une fois qu'il est pris par le premier mot ou par la première allusion, il tombe en plein dans son récit & il ne peut faire autrement que d'aller jusqu'au bout. Il rappelle alors tout à fait ces tabatières à musique qui, une fois le ressort lâché, vont bon gré mal gré jusqu'au bout de leur air. Ce ne sont pas seulement les moindres circonstances & les paroles mêmes qui sont ainsi notées : il n'y manque ni les inflexions de voix, ni les suspensions, ni les exclamations, ni les gestes : tout cela fait partie de la même mécanique & se trouve compris dans le même entraînement.

L'idéal du rabâcheur, pour ne pas me refuser l'emploi de ce terme dont l'Académie elle-même autorise la familiarité, l'idéal du rabâcheur, c'est de trouver une nouvelle victime, laquelle ne l'ait point encore entendu. Son rêve serait de changer tous les jours d'auditoire & de rendre ainsi à son répertoire sa première fraîcheur. Malheureusement il sent lui-même que cette bonne fortune est impossible. Ses relations sont bornées ; la force même des choses le ramène en face des mêmes personnes ; & dès les premiers mots qu'il risque, il s'aperçoit bien tout de suite que son développement n'est plus pour personne à la première édition. Peu importe, il feint de tourner court, ou tout au moins d'abréger ; peut-être sacrifie-t-il au commencement deux ou trois des premières phrases. Mais l'habitude ne tarde pas à redevenir la plus forte ; elle reprend le dessus, elle recommence l'éternel mouvement du récit ; & , malgré tous vos efforts pour vous dérober poliment, vous finissez par être condamné à la vingtième ou à la trentième représentation de l'anecdote.

Les vaniteux trouvent moyen d'être plus insupportables encore, dans le monde, que les rabâcheurs.

Connaissez-vous rien de plus pénible que ce ridicule étalage de leur moi, auquel tant de gens réduisent toute la substance & tous les développements de leur conversation ? Lorsqu'on en vient à comparer le mince prétexte de leur personne avec l'importance dont ils trouvent le moyen de l'environner, on ne peut pas s'empêcher de sourire, tant ils sont ingénieux à agrandir leur nullité. C'est ainsi qu'ils font entrer dans leur mérite

& presque dans leur personne leurs chevaux, leurs chiens, leur argent, la disposition de leurs écuries & la tenture de leurs appartements. Ils se raccrochent à tout ce qui peut les mettre en relief. Puisqu'ils font si grand éclat de la distinction, sans s'inquiéter de savoir sur quoi elle porte, je m'étonne vraiment qu'ils ne se soient pas avisés encore de se faire un orgueil d'être incontestablement plus bêtes que les autres.

Les vaniteux & les vantards tiennent de près à cette nuance d'hommes pour lesquels la vraie langue ne fournit pas de terme bien autorisé. Ce sont ceux que l'on appelait jadis des hâbleurs, mais que le peuple, moins délicat, caractérise d'un mot énergique & inadmissible, les *blagueurs*. Vous savez, ma chère Nathalie, s'il faut m'excuser d'avoir mis cette expression singulière dans votre lettre, qu'on entend dans le monde des fumeurs par une *blague*, une sorte de petite bourse assez ordinairement installée avec quelque élégance & dans laquelle on porte le tabac destiné à être brûlé. Quand cette opération a eu lieu, de tout ce que contenait auparavant la *blague*, il ne reste absolument que de la fumée. N'est-ce pas là, malgré une certaine vulgarité dans le choix de la comparaison, une image gracieuse & énergique de ces paroles sans consistance qui voltigent sans cesse autour de la vérité ?

Une circonstance tirée de notre propre nature, & tout à fait digne d'être remarquée, rend plus pénibles pour nous les relations avec ces esprits complaisants à eux-mêmes & si particulièrement disposés à se contempler comme à se produire sous un jour avantageux.

La souffrance que nous éprouvons à les entendre tient uniquement à notre amour-propre, à nous. Nous faisons au-dedans de notre pensée un retour silencieux & complaisant sur notre propre mérite. Il nous semble que nous n'aurions qu'à le vouloir pour faire de nous les mêmes éloges ; nous ne voyons pas dans notre esprit de moindres qualités, ou dans notre conduite de moindres vertus. Nous finissons ainsi par éprouver une jalousie secrète, comme s'ils nous faisaient tort, en effet, de toute l'admiration qu'ils se décernent, & comme si leur panégyrique devenait, par un rapprochement dissimulé, notre propre critique.

Au moins de tels interlocuteurs vous abordez-ils encore le sourire sur les lèvres ; & , pourvu qu'on se résigne à les avoir patiemment sur les bras, ne laissent-ils pas d'en témoigner quelque reconnaissance & quelque satisfaction. Mais que dire de ces esprits *grincheux* & malveillants dont l'unique occupation paraît être de chercher des interlocuteurs pour leur servir de confidents, & de solliciter des réponses dont ils sont résolus d'avance à se fâcher ? Vous rencontrerez à chaque instant dans le meilleur monde quelqu'un de ces esprits malveillants. Ils ne se contentent pas de l'aigre conte-nue, d'une irritation sourde, d'un froissement intérieur. Ils éclatent volontiers en tempêtes ; ils

s'animent de leur propre colère & s'exaltent de leur fureur, jusqu'à vous dire, sans en avoir tout à fait conscience, les choses les plus pénibles & les plus inattendues.

De pareils caractères feraient bien, à ce qu'il semble, d'imiter les mœurs du sanglier solitaire & de fuir cette société des humains qu'ils ne peuvent plus supporter. Ils n'auraient point ainsi l'occasion de rencontrer des faits qui leur déplaisent, ou d'entendre des discours qui les jettent dans des convulsions. Leur mauvaise humeur n'aurait plus d'excitants & leurs boutades ne feraient plus de victimes. Malheureusement, ils ne peuvent se résigner à cette sagesse; ils ont pour les relations du monde un attrait incompréhensible & onéreux. Ils se complaisent à être désagréables, & ils trouvent du charme à sentir quelqu'un au-devant de leurs coups de boutoir.

Vous voyez, ma chère Nathalie, que je ne vous dissimule ni les difficultés ni les mérites de la tâche à laquelle je vous convie. Ce rôle d'auditeurs complaisants & sacrifiés appartient de droit aux jeunes filles.

Comment! vous admettez vous-même qu'il ne convient pas à une jeune personne de se mettre en avant & de prendre le haut bout de la conversation. Vous êtes la première à soutenir qu'elle doit rester modeste, se tenir du côté de l'ombre & se borner à des réponses, sans se risquer à des initiatives. Eh bien, voilà un moyen de donner à ce rôle d'auditrice un véritable relief & un solide mérite. Écouter avec patience, avec dignité, avec intérêt, sans y mettre une complaisance trop significative, ou un effort trop apparent, c'est assurément faire une action de quelque valeur. C'est témoigner d'un grand sentiment & d'une grande habitude du devoir, non pas du devoir de tous les jours, du devoir étroit & infranchissable, mais d'une façon délicate & profonde d'entendre nos obligations. Il y a là, en pareil cas, infiniment plus que de la politesse; il y a une réelle charité dans cette condescendance gracieuse & persévérante.

Les femmes ont peut-être un peu perdu, de notre temps, la notion exacte de la différence qui sépare *plaire* & *se faire aimer*. Plaire est, après tout, quelque chose de facile & qui ne tient pas précisément à la personne; c'est parfois l'affaire de la couturière ou du coiffeur. On plaît souvent par ses défauts autant que par ses qualités, & il n'y a rien là dont l'amour-propre le plus facile ait, aux yeux du bon sens, le droit de s'enorgueillir. Mais *se faire aimer*, dans le sens vrai & élevé du mot, c'est tout à la fois une autre tâche & un autre succès. Il n'y a plus rien là qui soit abandonné au hasard de la toilette, non plus qu'à l'effet purement extérieur d'un geste ou d'une attitude. Il faut absolument y déployer les réelles qualités du cœur, le charme qui naît d'une âme supérieure par sa bonté.

Ne vous y trompez pas, ma cousine : ce n'est point seulement votre réputation, mais votre ca-

ractère, qui lui-même trouvera à gagner dans ce sacrifice si simple & cependant si vivement apprécié. A force de se secouer des entretiens & de s'en dispenser avec ce soin jaloux, sous prétexte de s'en épargner les ennuis, les longueurs, les insinuations, on finit par contracter je ne sais quelle indifférence ou quelle paresse qui déteignent sur toutes nos relations. C'est en vain qu'une personne tout à fait grave et sérieuse, daigne admettre à l'honneur & au profit de sa conversation quelqu'une de ces dédaigneuses; celle-ci ne sait plus distinguer du commun cet homme si respectable & si considéré; elle ne lui prête plus qu'une attention distraite. Son premier désir n'est pas de répondre à ces avances dont elle devrait se montrer fière & jalouse; elle déguise à peine son impatience d'en finir, tant elle a hâte de rentrer dans son mutisme & de n'avoir plus rien ni à répondre ni à exprimer.

Les jeunes filles sont d'autant plus impardonnables de se refuser à ce véritable complément de leur éducation, à ces usages de la politesse, qu'elles sont en général plus disposées à la parole. Sans vouloir répéter ici toutes les plaisanteries peu séantes qu'on a faites à cet endroit sur les femmes, ce n'est point les calomnier, ce n'est pas même en médire, que de reconnaître le plaisir qu'elles trouvent à mettre leur âme en dehors.

Les jeunes filles, en particulier, dès qu'elles se sentent délivrées de cette personne qui les gênait, de ce cercle dont elles ne veulent pas être entendues, ne manquent pas de prendre leur revanche & de s'en donner à cœur joie.

Il y a là encore, pour la conversation la plus abandonnée & la plus intime, des règles de convenance & de savoir-vivre qu'il serait regrettable de voir mettre de côté. Il est fâcheux de s'exposer à prendre, même dans son intérieur & avec ses plus proches, certaines habitudes trop abandonnées. C'est en vain que la tendresse d'un père, l'amitié d'un frère ou d'une sœur couvrent ces oublis, il vaut mieux ne pas sortir des règles & ne pas avoir ensuite à les apprendre de nouveau lorsqu'on est plus tard appelé à converser hors de chez soi.

Ainsi, rien au monde absolument ne saurait excuser cette impatience qui coupe la parole à un interlocuteur en le prévenant par une plus grande hâte, qui l'interrompt sans lui en avoir demandé la permission, ou qui le reprend pour le démentir sans avoir recours à des précautions oratoires ou à des formes particulièrement attentives. Il n'y a point de familiarité ni de parenté qui autorisent ces façons d'agir, puisqu'en elles-mêmes elles sont grossières, & non pas seulement irrespectueuses pour la personne vis-à-vis de laquelle on les emploie, mais indignes de celui-là même qui s'en sert.

Il ne faut pas non plus, lorsqu'on se sent écouté avec l'urbanité requise, prendre toujours la poli-

tesse pour de l'intérêt. Il faut, surtout lorsqu'on est jeune, ne pas dépasser de beaucoup l'essentiel. Il n'est que trop commun, au contraire, de voir des esprits inexpérimentés s'enivrer, pour ainsi dire, d'eux-mêmes; éprouver une jouissance visible à s'écouter, & afficher d'avance une indifférence profonde pour tout ce qui pourra leur être répondu.

Autant il est déplacé de prendre la parole presque malgré votre auditoire & de s'imposer lorsqu'on attend pour parler après nous, autant il est maladroit & choquant de retarder un récit, un développement, un renseignement que l'on attend de vous. Il ne manque pas, à cet endroit, de jeunes filles & plus encore de causeurs vraiment insupportables. Il suffit qu'ils se sentent quelque chose d'intéressant à dire, qu'on leur réclame, qu'on fasse silence, pour qu'ils mettent une sottise coquetterie à le différer. Au lieu d'accepter de bonne grâce l'accueil favorable qui leur est fait, au lieu d'aller droit au but & de marquer leur respect pour l'auditoire en ne risquant point de le faire languir, on les voit se perdre en préparations, en manèges, en circonlocutions, sans songer que chaque minute de retard se traduit en une impolitesse nouvelle.

On doit surtout se défendre, en pareil cas, de pousser jusqu'à la manie & jusqu'au ridicule, une habitude bonne en soi & même recommandée. Il est d'usage, lorsqu'on est interrompu dans la conversation, de s'arrêter & de paraître n'avoir plus rien à dire. C'est un sacrifice à faire, & il convient de s'en tirer galamment comme de tous les sacrifices. Dès qu'on s'avise de les étaler & d'y mettre une étiquette, ils deviennent odieux & perdent absolument leur mérite.

Voilà pourquoi je blâme de toutes mes forces l'affectation fort prétentieuse avec laquelle certaines personnes se taisent, comme si elles avaient été décrochées par une communication électrique, dès qu'elles entendent murmurer le moindre mot ou le moindre son autour d'elles. Leur véritable but n'est pas, suivant l'intention primitivement charitable de cette coutume, de s'effacer modestement pour laisser la place libre, sauf à ne plus retrouver l'occasion pour ce qu'on avait encore à dire, mais, tout au contraire, d'ameuter en quelque sorte la réunion contre cet interrupteur malencontreux pour se faire prier de poursuivre.

Une personne qui aurait un excellent caractère n'aurait, pour ainsi dire, qu'à s'abandonner à elle-même. Elle se trouverait tout d'un coup au courant de toutes les finesses & de toutes les règles de la conversation. Les égards qu'elle exige, le laisser-aller qu'elle comporte, cette espèce de bienveillance & presque de bonhomie qu'elle impose, tout cela n'est rien autre, en définitive, que le jeu naturel de nos relations, dès qu'on en écarte la susceptibilité & l'amour-propre.

Permettez-moi, Nathalie, maintenant que je vous ai parlé pour tout le monde en même temps

que pour vous-même, de baisser un peu la voix & de m'adresser à ma chère cousine en particulier & dans sa personne à beaucoup de jeunes filles de ma connaissance. Au reste, je ne sais trop s'il ne m'est pas arrivé déjà de toucher ce sujet avec vous; dans tous les cas, il est de certaines vérités qui demandent à être répétées.

Je ne connais pas d'habitude plus détestable que celle d'établir dans quelque coin du salon ou à quelque bout de table, des conversations particulières ou seulement des échanges de mots à voix basse. Beaucoup de gens donnent dans ce travers, qui ne compromettrait pas la malhonnêteté de se lever & de passer dans le vestibule pour se communiquer quelque confiance en dehors des personnes présentes. Il est très-certain cependant que, le cas échéant, il vaut beaucoup mieux prendre bravement son parti, quitter sa place & se retirer pour quelques instants dans l'intervalle des portes ou dans une embrasure de fenêtre, après en avoir demandé la permission, plutôt que de chuchoter derrière l'abat-jour d'une lampe ou à l'ombre d'un éventail.

Toutes les personnes qui sont présentes dans un salon y sont censées admises sur le pied d'une complète égalité. Il n'en est aucune que vous ayez le droit de traiter autrement que les autres, & voilà pourquoi, entre parenthèses, si vous y retrouvez votre oncle ou votre sœur que vous venez de quitter cinq minutes auparavant, vous ne leur en devez pas moins, au point de vue des convenances, de les saluer comme tout le reste de la société & de leur dire bonjour comme l'étiquette générale le comporte.

Cette défense de s'isoler, sous quelque prétexte que ce puisse être, & de paraître dire quelque chose que tout le monde n'entende pas, est tellement impérative & absolue, que la lecture d'une lettre est absolument interdite en société. Il convient, non pas comme on le fait souvent, de demander, avec une négligence parfois trop cavalière, la permission de l'ouvrir; il est beaucoup plus convenable, à moins que la réponse ne soit attendue, de sortir de l'appartement pour en prendre connaissance. Cette règle repose précisément sur le même motif que je vous signalais. Vous ne devez point, en public, recevoir une confiance que toute la société ne soit pas en mesure d'entendre.

Il va sans dire, ma cousine, qu'on ne me prêterait point cette thèse ridicule, de soutenir que, dans une assemblée de vingt ou trente personnes, il faut élever & soutenir sa voix de façon à être entendu de tout le monde. Ce serait bien là la mort de la conversation, & les salons ne tarderaient pas à ressembler aux réunions délibérantes, où il faut absolument que chacun parle à son tour.

Il va sans dire, ma chère enfant, que ce conseil de ne point s'isoler & de ne pas parler seulement pour sa voisine, demande, comme tous les conseils du monde, à être entendu par le bon côté.

Vous savez, de reste, ce que je veux dire, Nathalie. Votre conversation avec vos amies ou avec qui que ce puisse être, doit toujours rester ouverte. Lorsque quelqu'un se rapproche, par l'effet du hasard, de son désœuvrement ou de son désir d'entrer dans l'entretien, au lieu de prendre tout d'un coup je ne sais quelle attitude de perdrix effarouchée, au lieu de baisser la voix pour vous dérober à cette intervention ou de vous taire pour la rendre impossible, vous devez, tout au contraire, parler plus haut, vous retourner à demi vers le survenant, au besoin le mettre au courant de la question. En un mot, il convient d'agir comme si vous étiez non pas surprise ou contrariée, mais, au contraire, satisfaite d'avoir un interlocuteur de plus.

Ces maximes sont d'une application générale dans le monde. Il faut y attacher d'autant plus de prix & d'attention, qu'elles sont aujourd'hui moins observées. Ce n'est pas là une des moindres causes qui ont contribué à affaiblir chez nous l'esprit & le charme de la conversation. La plupart des salons se trouvent transformés en une espèce de parloir, où, comme il arrive dans les collèges & dans les couvents, à l'heure des récréations & de l'admission des parents, chacun se fait son petit cercle à part, & où, pour se voir admis, il faut absolument être de la famille. Ailleurs, c'est un monsieur qui s'adosse à la cheminée, qui s'accoude aux sculptures d'un fauteuil, qui, au besoin, grimperait sur une chaise, pour être mieux ouï de tous, & faire, sous prétexte de conversation, sa petite conférence improvisée ou non.

Ce qui donne tant de charmes à l'échange des idées dans le monde, c'est qu'en s'y livrant avec les réserves & les précautions commandées par la politesse & le savoir-vivre, chacun ne peut donner que le meilleur, le plus fin & le plus délicat de son esprit. Il faut absolument choisir & dire non plus tout ce qui vous vient à la pensée, mais uniquement ce qui vaut la peine d'être dit. La conversation de la bonne compagnie ne doit pas être comparée, comme on le fait quelquefois, à une promenade hasardeuse parmi les sables imprévus de la campagne, où la monotonie & l'ennui succèdent plus d'une fois à la grandeur & au pittoresque. Je me la figure plutôt comme une excursion dans un vaste monument où l'art le mieux entendu aurait rassemblé, à grand-peine & à grands frais, des collections précieuses. On peut errer dans ces vastes galeries, lever les yeux vers ces portiques, contempler ces tableaux, examiner ces meubles & ces draperies, on ne trouvera jamais rien que d'élégant, de poétique & de distingué.

Je vous souhaite, Nathalie, de continuer un jour ces grandes traditions françaises; c'est là une des supériorités que nous avons besoin, je ne dirai pas tout à fait de reconquérir, mais au moins de ne pas laisser perdre. Je voudrais vous voir porter dans le monde ce charme de vos entretiens, qui m'est si familier & si doux.

Votre bien affectionné cousin,

ANTONIN RONDELET.

ORPHELINE

(SUITE ET FIN)

XXIV

L'ATTENTE.

LAURENCE était arrivée de la veille au Donjon, & dès les premières heures du matin, elle recommençait à s'installer; elle reprenait possession de la demeure qu'elle préférait, & qui, bien moins que le brillant hôtel parisien, lui renouvelait les amertumes de sa vie; elle allait de chambre en chambre, rangeant un peu, donnant des ordres & jetant un coup d'œil aux beaux arbres du parc, aux perspectives connues & chéries, lorsqu'on vint lui annoncer la visite de monsieur Mesnil, & elle courut vers son

vieil ami, avec l'empressement d'une affection toujours jeune.

Il était vieux, en effet, le bon Mesnil; ses cheveux avaient blanchi, il marchait avec une canne & ne voyait qu'avec des lunettes; pourtant, il eut un mouvement juvénile à la vue de madame Debrande; il alla vers elle, la regarda comme pour lire dans ses traits & lui serra affectueusement les deux mains.

« Enfin, nous nous revoyons, cher monsieur! & madame Mesnil? »

— Elle est comme son mari, elle se fait vieille. Elle connaît maintenant tout le catalogue des névralgies & des rhumatismes, des rhumes & des

bronchites, pauvre femme! Heureusement, Berthe la soigne & la supplée, comme mon fils me supplée à l'étude.

— Vous êtes heureux, toujours heureux! en dépit des ans! dit Laurence avec conviction. Et vous le méritez bien.

— Je ne me plains pas de mon sort; mais vous, chère dame, vous devez être contente: voilà Antoinette, mademoiselle Debrande, pardon! revenez près de vous.

— D'abord, Antoinette est toujours Antoinette pour vous, n'oubliez pas cela; & puis, croyez-vous qu'une grande fille à marier ne donne pas de souci?

— Tant de gens sont prêts à vous en délivrer! répondit le notaire en souriant: c'est justement un de ces libérateurs qui m'amène si matin.

— Vraiment! & qui donc?

— Qui serait-ce, si ce n'est votre voisin, le comte de Sars, qui depuis tantôt dix-huit ans, vise votre Antoinette pour son Amaury? Mais, en homme prudent, il a pris langue avec moi: la fortune, cher Mesnil? les biens-fonds? Ce fameux héritage de mademoiselle Porthoys, où en est-il? Vous l'entendez d'ici?

— Et vous avez dû, en homme sincère que vous êtes, avouer que l'héritage est un peu écorné?

— Permettez, chère madame! Certaines folies nous ont coûté un demi-million, au *minimum*; mais la plus-value des terrains, quelques ventes heureuses, l'élévation des valeurs mobilières, nous ont fait revenir à notre situation première, ou peu s'en faut; l'héritage que vous avez recueilli n'a pas fait boule de neige, mais il n'est diminué que d'une quinzaine de mille livres de rentes; j'ai établi cela, clair comme le jour, & monsieur le comte s'est tenu pour satisfait. Tel que vous me voyez, je suis son ambassadeur, & chargé, chère madame, de préparer les voies.

— Je crains, mon cher monsieur Mesnil, que votre mission ne réussisse pas...

— Cependant, mademoiselle Antoinette pourrait faire un pire choix: Amaury de Sars est vraiment un gentil compagnon, franc, de bon caractère, & puis, quelles belles alliances & quelles belles terres! tenant les vôtres!

— Oui, dit-elle en riant, le moulin épouserait la ferme, la prairie s'unirait au bois, ce serait un beau contrat, mais...

— Monsieur Debrande s'opposerait?...

— Je ne le pense pas, mais j'ai d'autres vœux auxquelles il se prêterait également, & que ma chère enfant accepterait volontiers, je pense.

— Tout est dit alors! Adieu au comte & au vicomte! Et cet heureux futur, quand le verrons-nous? Je meurs d'envie de rédiger le contrat d'Antoinette & de faire passer en bonnes mains l'héritage de cette respectable demoiselle Porthoys.

Laurence répondit sérieusement à son vieil ami:

« Moi aussi, je désire marier ma fille & confier

son avenir à un honnête homme, à un chrétien; ce mari, je le connais, il nous convient à tous égards, il plaît à mon mari, ma fille le préfère; & pourtant je ne suis pas du tout sûre que ce mariage désiré se fasse. Mais jusqu'à la certitude finale, ne parlons ni de celui-là ni d'aucun autre; attendons ce que la Providence décidera.

— Je vais faire des vœux pour celui que vous avez choisi; il ne peut être que très-bon.

— Je le crois; mais, mon ami, vous le savez, je ne suis pas accoutumée à voir mes vœux s'accomplir! ne parlons pas de cela; je vous garde à déjeuner: voilà mon mari & Antoinette qui reviennent de la promenade. »

Monsieur Mesnil ne professait pas un vif amour pour Paul Debrande, mais Antoinette lui était chère à cause de sa mère, &, satisfait de la revoir, il alla vers elle avec empressement. Elle descendit légèrement de son poney, elle se laissa embrasser de bonne grâce par le vieil ami de la famille, & demanda aussitôt des nouvelles de ses bonnes amies madame Mesnil & ses filles, qui l'avaient tant choyée quand elle était petite fille, et qu'elle serait si contente de revoir; mais lorsque ce premier éclair de vivacité fut passé, elle tomba dans le silence & la rêverie, & monsieur Mesnil s'en étonna. Il s'était attendu à la voir enjouée, brillante, un peu fière, un peu sûre d'elle-même; il la retrouvait silencieuse, modeste, calme, un peu triste & beaucoup plus intéressante qu'elle ne lui eût paru sous les traits d'une fille riche & d'une enfant gâtée. Au déjeuner, Paul Debrande parla politique: le Mexique, la Prusse & la Péninsule italique lui servirent de thème, & il finit son discours, mêlé au bruit des fourchettes & des verres, en disant:

« Je crois que nous verrons bientôt du nouveau en Italie: Garibaldi a quitté son île, il assemble les chemises rouges, & Rome, cette fois-ci, ne tiendra pas.

— J'espère bien que si! dit vivement Laurence.

— L'Empereur ne pourrait, sans trahison, renier les traités & abandonner le Saint-Père, ajouta monsieur Mesnil.

— L'Empereur admet avant tout le principe de non-intervention; il l'a bien prouvé lors de Sadowa, dit Paul Debrande d'un air satisfait.

— Eh bien, alors, répondit sa femme, les zouaves se presseront autour du pape & mourront pour lui; ils représentent, eux, la France dans ce qu'elle a de meilleur & de plus généreux. »

Monsieur Mesnil leva en ce moment les yeux sur Antoinette; elle était très-pâle, des larmes brillaient sous ses longs cils, et il se dit:

« Vraiment, cette petite est une bonne catholique & très-dévouée au Saint-Siège. Je dirai cela à ma femme; elle en sera charmée. Et nous qui craignons de la trouver frivole! »

On se leva de table, Antoinette alla embrasser sa mère & s'assit près d'elle. Monsieur Mesnil fut de plus en plus content. Il ne l'eût pas trouvée telle ix mois auparavant; l'orgueil de la vie res-

plendissait alors en elle; alors elle se rapprochait de son père, elle avait ses goûts mondains, elle sympathisait avec ses idées & ses désirs, elle s'appuyait sur lui pour résister à sa mère : tout à coup le souffle du chagrin passa sur sa tête; un amour dont elle ignorait elle-même la profondeur l'avait blessée, elle avait encouru le blâme de l'homme qu'elle aimait, la réflexion lui était venue avec les regrets, & elle s'était chaque jour rapprochée de celle qui comprenait ses pensées & la couvrait d'un indulgent amour. Elle était pour son père aimable & caressante, mais il cherchait en vain la séve de gaieté, l'entrain d'autrefois; elle ne désirait ni les visites ni les fêtes, & il lui dit un jour avec impatience :

« Tu vas donc ressembler à ta mère, & passer ta vie à ourler des chemises & à lire saint François de Sales? Je ne reconnais plus ma fille!

— Cher père, la campagne n'est-elle pas faite pour le repos? je suis si heureuse entre maman & vous!

— Heureuse! tu n'en as pas l'air... voilà que tu pleures maintenant.

— Non, non, je craignais de vous avoir déplu.

— Je ne suis pas fâché, mais je regrette mon Antoinette d'autrefois... tu négliges ta toilette; toujours la même robe, les mêmes nœuds; est-ce que je te refuse quelque chose?

— A la campagne, tant de recherche est-elle nécessaire?

— Enfin, cela te regarde, mais quand tu seras mariée, je t'engage à un peu plus de coquetterie; cela retient les maris.

— Ah! mon père, ne parlons pas de mariage!

— Autre chanson : tu veux rester fille?

— Mon père, reprit-elle d'un ton suppliant, je ne sais ce que je veux, mais, en ce moment, ne me parlez pas de mariage.

— Ah! c'est donc sérieux? je ne t'en parlerai pas de sitôt, à condition que tu ailles t'arranger & que tu viennes, avec nous, faire quelques visites de voisinage. Ta mère s'habille.

— J'y vais, mon père.

Il la trouvait trop calme; bientôt il la trouva trop triste. L'orage grondait du côté des Apennins; tous les cœurs catholiques se tournaient vers Rome menacée par les bandes garibaldiennes; on était au mois d'octobre 1867; on connaissait en France l'invasion des États romains & les premiers combats de Nerola, de Monte-Libretti, de Bagnorea, où trois cents zouaves & légionnaires avaient arrêté sept mille Italiens; mais quels que fussent les glorieux efforts des soldats de la Croix, toutes les âmes fidèles frémissaient à l'idée de leur petit nombre, du chiffre redoutable de leurs ennemis & des périls que courait la ville sainte & le père des chrétiens. Antoinette se sentait pénétrée de terreur jusqu'au fond de l'âme; elle éprouvait une de ces tristesses invincibles qui sont les avant-coureurs des grandes infortunes; mais elle n'osait parler; le matin, elle venait s'as-

seoir pâle & inquiète auprès de sa mère, à l'heure du courrier; Laurence ouvrait le journal & allait vite aux nouvelles d'Italie; elle lisait tout haut : « Les bandes se sont établies à Monte-Rotondo... le général Kanzler marche sur elles... toute l'armée pontificale est en marche... »

— Et l'armée française, ma mère, part-elle?

— On n'en dit rien.

— Ils arriveront trop tard!

— Peut-être, mon enfant; il faut prier, Dieu mène le monde, & il donne la victoire aux Moïses qui prient comme aux Josués qui combattent. Tu sais encore ton histoire sainte?

— Oui, mère, mais puis-je prier, ne pensant qu'à une seule personne?

— Prie tout de même... »

Trois jours après, les journaux annonçaient que les troupes françaises s'étaient embarquées. L'espoir renaissait, mais Antoinette ne souriait pas : dans le plus heureux combat, dans la plus brillante victoire, que de victimes peuvent tomber! Il y eut quelques jours de silence, l'attente devenait de plus en plus vive; enfin, ce mot que tous les cœurs accueillirent avec des treillisements de joie, ce mot : *Victoire!* vola sur le fil électrique & parut dans les journaux : Rome avait vaincu à Mentana, Garibaldi était en fuite & sa bande prisonnière ou dispersée.

Le surlendemain du jour où cette nouvelle était parvenue au Donjon, Antoinette apporta elle-même le courrier à sa mère, & lui montrant une lettre parmi les autres, elle dit d'une voix étouffée :

« C'est de madame de Gault! »

Laurence l'ouvrit, la parcourut du regard, & attirant sa fille auprès d'elle, elle la lui montra :

« Chère amie,

» Robert est blessé à cette glorieuse journée de Mentana, glorieuse pour lui & ses compagnons, & douloureuse pour nous! Il n'est pas en grand danger, il nous écrit de l'hôpital de San Spirito, où on a pu le transporter; mais que je suis inquiète néanmoins!

» Je recommande mon cher neveu à vos prières & à celles d'Antoinette. Dans sa dernière lettre, il me parlait d'elle, il recommençait des projets... Dieu fasse qu'il ne soit pas trop tard. Adieu, tristement adieu.

» A vous,

» ANNE DE GAULT. »

Antoinette se cacha dans les bras de sa mère; elle sanglotait convulsivement.

« Courage! lui dit Laurence, le cœur en haut!

— Maman, c'est de ma faute! Si je l'avais voulu, il ne serait pas parti, il ne serait pas blessé!

— Dieu se sert de nos fautes même pour notre salut : il t'a éclairée sur toi-même, il a permis que M. de Bréville se sacrifiât à une sainte cause, il tire le bien du mal, & si Robert revient, si tu deviens sa femme, vous serez tous deux mieux instruits & plus heureux.

— Revenir ! Quelque chose me dit qu'il ne reviendra jamais ! & jamais, ma mère, je ne m'en consolerai ! »

Les premières nouvelles furent cependant favorables ; madame de Gault & son mari s'étaient rendus à Rome, ils avaient vu leur neveu & le trouvaient presque en voie de guérison ; elle mandait exactement à Laurence ses impressions & ses espérances ; Robert était heureux de sa blessure, fier de ses souffrances, & au milieu de ses sentiments héroïques, son cœur se reportait cependant vers ses amis de France & vers ses projets d'autrefois. Il priait sa tante de le nommer à madame Debrande, & il priait mademoiselle Antoinette de vouloir bien accepter une médaille à l'effigie de saint Pierre & de Pie IX, que le Saint-Père lui avait donnée, le jour où il avait visité l'hôpital de San Spirito.

« Il va mieux, » disait la lettre suivante.

« Je le trouve moins bien, & les maladies qui règnent dans l'hôpital m'alarment, » disait le quatrième billet.

« Il n'échappera point ! dit Antoinette à sa mère ; quelque chose me le dit au fond de l'âme, mais au moins il m'a pardonné. »

Le cinquième billet de madame de Gault arriva, cacheté de noir. On était à déjeuner ; Laurence l'ouvrit, lut & jeta sur sa fille un regard d'indicible compassion. Antoinette recula sa chaise, se leva et s'enfuit dans sa chambre.

« Qu'a-t-elle donc ? dit Paul surpris.

— Mon ami, M. de Bréville est mort ; elle l'a compris.

— Eh bien ! quel rapport ?

— Je pense qu'elle l'aimait.

— Lui, ce dévot austère, ce soldat du pape !

— Oui, Paul ; plaignons notre pauvre enfant, si jeune & si éprouvée ! »

L'accent de sa femme, les larmes qu'elle versait, touchèrent Paul Debrande.

« Diable ! diable ! dit-il avec une émotion dont il était embarrassé, que me dites-vous là, ma femme ? mais enfin, cela se passera, elle choisira ailleurs... »

— Peut-être ; laissons-lui le temps d'oublier ses rêves... C'est quelquefois difficile, car un rêve ne vous a jamais dit son dernier mot. »

La douleur d'Antoinette fut silencieuse et concentrée, mais sa mère, qui s'y connaissait, jugea qu'elle éprouvait ce vœu du cœur qui ne veut pas être consolé. Peut-être pleurait-elle moins M. de Bréville que ses propres torts ; elle ne se pardonnait pas d'avoir, en détruisant son bonheur, envoyé à la mort celui qu'elle aimait, & ce sentiment profond donna à sa vie & à ses pensées une gravité que rien ne devait changer. Ses actions extérieures restèrent à peu près les mêmes : elle n'avait pas le droit de porter le deuil de l'homme qu'elle pleurait ; tout le drame se passait au fond du cœur, qui recélait à la fois les regrets amers & les sublimes espérances. Le monde ne se doutait

de rien, & les demandes en mariage affluaient ; pendant plusieurs mois, Paul ne les communiqua pas à sa fille, respectant le chagrin secret dont son front portait la trace ; mais enfin, elle approchait de sa vingtième année ; une demande plus séduisante que les autres venait de lui être adressée, il la communiqua à Antoinette en disant :

« Je ne veux pas te forcer, ma chère enfant, mais ne serait-il pas temps de te décider ? Ta mère elle-même approuverait, car ce nouveau prétendant est aussi religieux que vous pouvez le désirer toutes deux.

— Mon père, dit-elle, puis-je vous parler à cœur ouvert ?

— Pourquoi pas ? tu sais que tu es ma chère petite fille ! »

Elle l'embrassa & lui dit avec une expression touchante :

« Vous êtes mon père bien-aimé, & je ne désire pas autre chose que de vivre entre vous & ma mère.

— Cela n'est pas possible : il faut te marier, tu ne nous auras pas toujours !

— Dieu me restera. J'ai pensé mûrement à ce que je vous dis aujourd'hui : je n'ai pu épouser M. de Bréville, je n'en épouserai pas d'autre. C'est là le secret de ma vie, mon père ; je vous le confie ; mais, en dépit de tout, je vivrai heureuse, si vous le voulez.

— Eh ! que faut-il faire ?

— Vivre avec nous, mon père, pour nous ; que je voie ma mère heureuse par votre présence & par nos soins réunis, & rien ne me manquera. Vivons à trois, intimes, & donnez-moi un peu d'argent pour mes pauvres ; je serai aussi contente qu'on peut l'être sur cette terre.

— Et tu ne regretteras pas, plus tard, un mari & des enfants ?

— Jamais : ma mère & vous me suffirez. Il me semble qu'elle n'a pas été toujours heureuse ; elle, si bonne ! qu'elle le soit désormais ! Me comprenez-vous ? consentez-vous ? »

Paul saisit sa fille dans ses bras & l'embrassa ; il avait des larmes aux yeux :

« Est-ce là ce qu'il te faut ? Eh bien, cela sera : compte sur moi pour ta mère ; je lui dois beaucoup, mais l'avenir payera le passé.

Tous deux ont tenu parole. Antoinette n'est pas mariée, & elle paraît calme & satisfaite ; Paul, à moitié converti, & qui le sera bientôt tout à fait, témoigne à sa femme une affection reconnaissante & tendre, & l'héritage de mademoiselle Porthoys, si longtemps couvé par l'avarice, puis consacré au luxe & aux plaisirs, reçoit maintenant un plus noble emploi : il est dévolu à la charité. Laurence écrit encore, mais son cœur ne confie plus au papier que des actions de grâces, où la mélancolie que laissent les années de l'âge mûr se mêle aux pressentiments de l'immortalité. Nous citerons la dernière page de son journal.

« Au Donjon, 1871.

» Nous ne quittons plus cette chère maison de campagne, & Paul m'a parlé sérieusement du désir qu'il a de ne plus retourner à Paris : les derniers événements l'en ont dégoûté, & puis, nous sommes heureux ici. Il y a pris ses habitudes; le jardin l'occupe, nos bois ont le droit d'intéresser un ancien garde général; sa santé se trouve bien d'une vie active, & le dégoût qu'Antoinette éprouve pour Paris suffirait seul à retenir son cher père captif au Donjon. Il l'aime, oui, il l'aime comme il n'a jamais aimé; il trouve pour elle le cœur, les attentions, les tendres délicatesses qu'il avait ignorées jusqu'ici, & moi, sa vieille & fidèle compagne, j'en ai ma part. Antoinette a si bien fait, que jamais je n'ai à me plaindre de son père, que presque toujours je dois m'en louer. Nous sommes réunis, lui & moi, dans ce même sentiment d'amour pour elle, & le soleil couchant de notre vie nous envoie encore de chauds & purs rayons. Je bénis Dieu qu'il en soit ainsi : je le bénis de mes peines passées & je reconnais sa divine sagesse dans ses rigueurs mêmes; il a tempéré par le chagrin l'ardeur de mon âme, & maintenant que la vieillesse approche à grands pas, il permet que je me repose entre mon mari, dont l'affection renaissante jette un voile sur le passé, & ma petite bien-aimée, dont le dévouement & l'amour me feraient oublier les plus amères douleurs.

» Ah ! pour elle aussi, Dieu fut miséricordieux ! il l'a conduite comme un pasteur & un père, loin de ce monde qui la séduisait, dans des régions seules, qui sont comme le beau vestibule d'une meilleure vie. Elle ne vit que pour Dieu, près duquel

habite l'âme de celui qu'elle a aimé; elle est pour nous la plus tendre des filles, pour son père un ange gardien visible, pour tous les pauvres du pays, une servante; car, pour les aider, vieux, malades, infirmes, elle n'épargne pas plus sa personne que son argent. Elle est notre aumônière; nous ne lui refusons jamais ce qu'elle demande; le moyen ? L'ambulance qu'elle avait établie pendant la guerre dans une maison du village & où elle a soigné tant de blessés, va devenir un petit hôpital; elle s'est réservée la salle destinée aux petits enfants, qu'elle veut soigner elle-même; elle a le désir aussi de rebâtir le chœur de notre église, qui menace ruine... L'argent de ma pauvre cousine Porthoys est en bonnes mains, il rapportera le centuple. Et cet autre trésor, ce cœur de ma pauvre fille, si pur, si grand, lui aussi se dépense admirablement : elle aime Dieu, elle aime les pauvres... Si parfois, dans mon affection maternelle, je m'afflige en pensant qu'elle n'aura pas d'enfants, que ces joies incomparables qu'elle me donne lui seront refusées, je pense aux orphelins, aux petits Jésus qu'elle abrite sous le manteau de sa charité, & je me console en songeant que son âme, libre d'attachements humains, ne sera cependant ni vide, ni glacée. Tout est bien.

» Oui, mon Dieu, & je vous remercie : vous veillez sur nous, je le sens, vous nous conduisez par des voies droites vers vous, qui êtes l'Éternel amour, & maintenant qu'il commence à faire soir, je sens le besoin de vous rendre grâce pour les biens & les maux, les croix & les roses, les illusions & les déceptions, & surtout, pour cette espérance immortelle qui ne sera pas trompée.

MATHILDE BOURDON.

PAUVRE MÈRE

(Fin.)

Le lendemain, il s'empressa de visiter ses anciennes connaissances, & fut partout accueilli avec distinction & amitié; on l'invita à dîner, c'était à qui lui ferait fête. Cet empressément flatta singulièrement son amour-propre & le rendit plus joyeux qu'il ne l'avait été depuis longtemps. L'air natal agit puissamment d'ailleurs sur ceux qui le respirent après une longue absence; il réveille presque toujours dans le cœur quelques doux souvenirs de jeunesse. C'était dans cette bonne ville d'Aix que Philippe avait eu ses premiers succès, au collège d'abord, au tribunal ensuite; & de tous les genres

de triomphe, ceux des premières années ne sont-ils pas ceux dont on a joui le plus vivement ?

Les huit jours dont l'avocat pouvait disposer passèrent comme par magie, & ce fut avec des regrets bien véritables cette fois qu'il se remit en route.

« Je t'attends au commencement de mai, lui répéta sa mère au moment du départ, car je ne pourrais me passer plus longtemps de te voir.

— C'est convenu, » répondit-il.

Cinq mois s'écoulèrent plus vite que madame Gernoux ne l'aurait cru; elle ne se sentait plus

isolée comme à Paris, dans cette maison où tout le monde était bon pour elle, & prenait part à ses plaisirs & à ses peines; plus de dédains à supporter. Caroline était toujours pleine d'attentions, & Gabrielle lui témoignait une amitié toute filiale; souvent elle venait lui offrir son bras pour la conduire à la messe ou à la promenade, ou bien elle prenait sa broderie & venait travailler auprès d'elle, lui parlant italien & la charmant par ses gentils discours; quelquefois aussi elle chantait pour la distraire, car la douce enfant s'était donné la tâche de consoler cette pauvre femme, dont, avec l'instinct de son cœur, elle avait deviné les souffrances. Madame Gernoux, de son côté, s'était remise à la dentelle avec une ardeur singulière; c'est qu'elle travaillait pour Gabrielle, à qui elle médisait d'offrir une superbe garniture de robe. Elle ne parlait jamais de Jacqueline, ni en bien ni en mal, mais très-souvent de la petite Marguerite, dont elle montrait avec orgueil la photographie que Philippe lui avait envoyée.

Le printemps arriva cependant avec ses gerbes fleuries & ses brises parfumées; les insectes volants, les rouges-gorges & les chardonnerets semaient l'air de rubis, de turquoises & d'émeraudes; les rossignols chantaient, & les fauvettes faisaient leur nid.

« Il ne tardera point à venir maintenant, disait la veuve; voilà cinq mois qu'il m'a quittée, & je ne croyais pas pouvoir vivre si longtemps sans le voir; toi seule as opéré ce miracle, ma bonne Gabrielle; mais à cette heure il me faut mon fils, puis faire connaissance avec mon petit Raoul, que l'on dit si beau. »

Car la famille de Philippe s'était augmentée pendant l'hiver.

Plus le mois de mai approchait, plus l'impatience de madame Gernoux devenait grande. Dans l'attente d'un événement trop longtemps désiré, ce sont les derniers instants qui paraissent les plus longs.

Vers le 12 mai, elle n'y tenait plus, elle se rendait à la gare à l'arrivée de chaque train, pensant que son fils pourrait bien arriver sans la prévenir, & chaque fois elle s'en retournait plus triste.

Dans la matinée du 15, Caroline entra chez elle, une lettre à la main.

« N'est-ce pas l'écriture de mon fils? s'écria la veuve au seul aspect de l'adresse; il annonce son arrivée, sans doute. »

— Hélas! non, c'est tout le contraire, ma chère amie, il me charge de vous dire qu'une affaire très-importante l'oblige à retarder indéfiniment son voyage, & qu'il compte sur notre affection pour vous adoucir les peines de l'absence. »

Madame Gernoux demeura immobile & comme atterrée sous le coup.

« Cette affection ne vous manquera point, ma bien chère dame, » reprit mademoiselle Miraudin.

Elle ajouta encore beaucoup de choses tendres

& très-raisonnables, mais sans obtenir aucune réponse; elle la quitta alors sans oser insister davantage.

« Ce qui m'étonne, dit-elle à sa mère, en lui rendant compte de sa mission, c'est qu'elle n'ait pas exhalé une seule plainte & qu'elle n'ait pas versé une larme. »

— Cette torpeur m'inquiète beaucoup, répondit madame Miraudin, car il en est des chagrins sans pleurs comme des orages sans pluie, ce sont les plus dangereux; ne la laissons pas seule dans cet état.

— Je monte avec vous, » dit Gabrielle, présente à cet entretien.

La porte d'entrée du second était restée ouverte, & la voix de madame Gernoux, ordinairement si douce, alors aigre & stridente, se faisait entendre jusque dans l'antichambre.

« Père dénaturé! disait-elle, que ne m'as-tu percée de ta propre main, plutôt que de me poursuivre ainsi de ta malédiction! Triomphe maintenant que ma douleur est au comble. »

— Avec qui cause-t-elle de la sorte? » dit Gabrielle saisie d'effroi.

Au même instant, un cri étouffé, puis un bruit sourd comme celui d'un corps inerte tombant sur le carreau, se faisaient entendre en même temps. Les deux femmes se précipitèrent dans le salon, & trouvèrent madame Gernoux gisant à terre sous le portrait de l'homme au manteau noir. Ses yeux étaient fermés, son teint d'une pâleur livide, & son sang coulait en abondance d'une blessure à la tête qu'elle s'était faite en tombant.

« Elle est morte! s'écria Gabrielle épouvantée. »

— Non, répondit madame Miraudin, qui s'était approchée; son cœur bat encore, quoique bien faiblement. »

Elles la transportèrent, non sans peine, sur le divan, & la jeune fille courut chercher de l'eau de Cologne, dont elle lui baigna le front & les tempes.

Un soupir douloureux se fit entendre, la malade ouvrit les yeux & regarda ses amies d'un air stupéfait.

« Que m'est-il donc arrivé? dit-elle; d'où vient ce sang qui m'inonde? »

Puis, cachant son visage dans ses mains :

« Le malheureux m'a blessée, sans doute. »

— De quel malheureux voulez-vous parler? demanda madame Miraudin, pendant que Gabrielle étanchait le sang avec son mouchoir. Nous avons entendu votre voix d'abord, puis le bruit de votre chute, mais vous étiez seule ici lorsque nous y sommes entrées, & personne n'eût pu en sortir sans que nous l'eussions vu.

— Comment se fait-il donc que je me sois blessée? dit-elle.

— A l'angle de ce fauteuil, sur lequel votre tête a dû frapper en tombant. »

La veuve parut réfléchir.

« Je suis folle peut-être, folle de chagrin & de

souvenirs, car je ne dormais pas, je vous l'assure, quand cet homme m'est apparu.

— Voyons, calmez-vous d'abord, chère amie, dit madame Miraudin; puis expliquez-nous, si vous le pouvez, ce que vous avez cru voir et entendre. »

Elle hésita quelque temps; puis faisant le signe de la croix :

« Oui, je parlerai, quoi qu'il m'en coûte, dit-elle, & quelque opinion que vous ayez de moi ensuite; mais cette humiliation me sera salulaire, & Dieu m'en tiendra compte sans doute au moment suprême. »

Elle se mit sur son séant, & d'une voix faible, mais résolue :

« Je ne vous ai jamais entretenues de ma jeunesse, dit-elle, mon fils même n'en connaît pas l'histoire, mais vous la lui raconterez quand je ne sera plus, & peut-être en tirera-t-il des enseignements utiles. »

« Je suis née à Marseille, d'un père grec, qui était venu s'établir dans cette ville pour s'y livrer au commerce, & d'une mère italienne. Leur union ne fut pas heureuse, & ma pauvre mère mourut de chagrin lorsque j'en avais encore que cinq ou six ans. Je fus alors recueillie par mon aïeule maternelle, qui, étant devenue veuve depuis le mariage de sa fille, habitait une petite maison de campagne sur les bords de l'Huveaune. Mon père, encore fort jeune alors, liquida sa société de commerce & partit pour Athènes, afin, disait-il, de passer quelques mois au milieu de ses parents & de ses amis; mais on n'entendit plus parler de lui pendant longues années, & mon aïeule, qui ne l'aimait guère, ne s'en serait nullement mise en peine s'il n'avait emporté la dot de ma mère, dont, en sa qualité de tuteur, il devait un jour me rendre compte. Quant à moi, je n'avais gardé de lui d'autre souvenir que celui de la frayeur qu'il m'inspirait à sa femme & à moi-même par contre-coup. »

« Je vivais heureuse auprès de ma grand-mère, qui me chérissait, & qui, par système, & pour ne point fatiguer inutilement mon cerveau, disait-elle, me fit à peine apprendre à lire & à écrire; j'étais charmée d'avoir si peu à travailler; mais j'ai bien regretté depuis de n'avoir pas étudié davantage & d'être si peu instruite. Elle m'apprit, en revanche, à faire de la dentelle & toutes sortes de travaux à l'aiguille; nous ne cautions jamais qu'en italien, & les domestiques, qu'elle faisait venir de Livourne ou de Gênes, ne parlaient pas autrement. »

« Un jour de dimanche, nous avions été, suivant notre habitude, entendre la grand-messe à Aubagne; nous fûmes accostées au sortir de l'église par un jeune homme de bonne mine, qui, saluant respectueusement ma grand-mère, lui demanda de ses nouvelles avec beaucoup d'intérêt, & comme elle ne savait pas qui c'était :

« Eh quoi! lui dit-il d'un ton d'aimable reproche, ne vous souvenez-vous point du petit Victor, que vous avez tant de fois tenu sur vos genoux & au-

quel vous faisiez manger de si bonnes galettes!

« — Certes, répondit gracieusement mon aïeule, je n'avais garde de reconnaître le petit Victor dans ce grand & beau garçon que j'ai maintenant sous les yeux; mais je n'en suis pas moins fort charmée de le revoir, ajouta-t-elle en lui tendant la main. Comment se porte votre bonne mère?

« — Hélas! dit-il, voilà deux ans déjà que je l'ai perdue. »

« Ma grand-mère prit part à son malheur & finit par l'engager à venir nous voir à la campagne. Il ne tarda pas à profiter de cette invitation & renouvela souvent ses visites. »

« J'avais alors dix-neuf ans & lui vingt-six. Nos goûts & nos caractères s'accordaient parfaitement; il me demanda en mariage, & il n'eut pas de peine à obtenir mon consentement & celui de ma grand-mère. »

« Victor Gernoux n'était pas riche à la vérité, mais c'était un avocat de talent, & il se regardait comme sûr d'obtenir bientôt une place de substitut; quant à moi, j'avais hérité de ma mère d'une assez jolie fortune, malheureusement laissée tout entière entre les mains de mon père, qui n'avait plus donné de ses nouvelles, quoique l'on sût indirectement qu'il se portait bien & qu'il habitait Alexandrie. »

« Ma bonne grand-mère, qui avait fait toute seule les frais de mon éducation, voulut bien encore pourvoir aux premières dépenses de mon établissement, tandis qu'un notaire de confiance se chargeait de demander à mon père ses comptes de tutelle, en même temps que son consentement pour mon mariage. »

« J'étais fort heureuse alors, car j'aimais Victor, qui me le rendait bien, & tout le reste me paraissait facile à arranger. »

« Un soir, comme je rentrais au salon, après avoir arrosé mes fleurs & fait une promenade au jardin, j'entendis la voix de mon aïeule, discutant, d'un ton fort aigre, avec un étranger, enveloppé d'un manteau noir, & dont la haute taille & le profil sévère se dessinaient en silhouette sur le mur. »

« Je vois bien que vous êtes toujours aussi mauvais, lui disait-elle. »

« Le bruit de mes pas fit qu'ils se retournèrent vers moi l'un & l'autre. »

« Est-ce là ma fille? demanda l'inconnu froidement. »

« — Elle même, répondit ma grand-mère. »

« — Je ne serai pas fâché de refaire connaissance avec elle, & je viendrai la prendre un de ces jours. »

« — Eh quoi! s'écria mon aïeule, vous m'enlèveriez Juliette? »

« — Qui vous parle de l'enlever? répondit-il d'un ton moqueur; mais puis-je vous l'avez gardée quatorze ans de suite, n'est-il pas bien juste que j'en jouisse à mon tour? »

« — Mais elle va se marier, vous dis-je. »

« — Il lui faut mon consentement pour cela, &

je veux juger, par moi-même, si je dois ou non l'accorder.

« — Alors monsieur Gernoux pourra se présenter chez vous ? »

« — Sans nul doute, répondit-il ; j'habite, à Marseille, la rue des Oliviers, n° 14. »

« J'étais comme pétrifiée de tout ce que je venais de voir & d'entendre, & j'eus dès lors le pressentiment que ç'en était fini de mon bonheur. »

« Eh bien ! ma fille, c'est donc ainsi que vous accueillez votre père, dit-il d'un ton sardonique ; la touchante reconnaissance, en vérité ! »

« — Comment voulez-vous qu'elle vous témoigne de l'amitié, vous qui l'avez abandonnée pendant quatorze ans ? reprit vivement ma grand-mère. »

« — Je lui prouverai désormais ma tendresse, répondit-il en me baisant au front. Allons, Juliette, préparez-vous à me suivre bientôt, car je viendrai vous chercher un de ces jours ; c'est mon droit & ma volonté. »

« A peine eût-il franchi le seuil de la porte que je fondis en larmes, car il me faisait peur. »

« Je ne veux point aller avec lui, dis-je à ma grand-mère, est-il vrai qu'il ait le droit de m'emmener ? »

« — Ne te tourmente pas, me dit elle ; Gernoux qui connaît les affaires, trouvera bien moyen de te soustraire à sa puissance. »

« Elle parlait ainsi pour me consoler, mais je vis bien qu'elle était fort inquiète elle-même. »

« La nuit se passa presque entière à nous lamenter ensemble, & c'était avec une égale impatience que, le lendemain, nous attendions l'arrivée de mon fiancé. »

« Vers dix heures du matin, j'entendis une voiture rouler dans l'avenue. »

« C'est Victor ! m'écriai-je en m'élançant sur le perron. »

« Mais, au lieu de celui que j'attendais, j'aperçus mon père lui-même. »

« Merci de votre empressement à venir à ma rencontre, dit-il avec son sourire malin ; vous voyez que je vous tiens parole ; vous êtes prête, n'est-ce pas ? »

« — Point du tout, lui répondis-je ; & d'ailleurs je veux rester ici. »

« — Peste ! mademoiselle, que voilà une jeune fille bien élevée ! J'en ferai mon compliment à votre aïeule ; mais comprenez bien ce que je vais vous dire, Juliette ; vous ne pouvez vous marier sans mon consentement, & ce consentement, vous ne l'obtiendrez que par votre soumission à mes volontés. »

« — De grâce, monsieur, dit ma grand-mère, qui était accourue à sa voix, ne chagrinez point cette chère enfant ; venez la voir ici tant qu'il vous plaira ; mais ne l'obligez pas à me quitter, car je le lui défends, entendez-vous ? »

« — Ah ! vous le prenez sur ce ton, dit-il fort en colère, eh bien ! je porterai ma plainte au pro-

cureur du roi, & vous aurez le plaisir de la voir conduire chez moi par les gendarmes. »

« Nous employâmes en vain les prières & les menaces, il fallut céder cependant. J'entassai pêle-mêle dans une caisse une partie de mes effets, & je pris en pleurant congé de mon aïeule. »

« Enfin, dit encore mon père, quand j'eus pris place à ses côtés & que la voiture se mit en mouvement, ne croirait-on pas, à vous voir ainsi tout éplorée, que je suis un vampire, prêt à sucer votre sang ? »

« Je ne lui répondis point ; il se mit à fumer cigare sur cigare, & ne m'adressa plus la parole, jusqu'à l'instant où la voiture s'arrêta devant une petite maison d'un quartier solitaire. »

« Une jeune femme, coquettement vêtue d'un costume oriental, qui lui allait fort bien, vint nous ouvrir la porte, & échangea avec mon père quelques mots en langue grecque. »

« Voilà votre gouvernante, mademoiselle, me dit celui-ci, & comme elle possède ma confiance, vous aurez la bonté de lui obéir. »

« La jeune femme me prit par la main & me conduisit dans une chambre assez propre, dont la fenêtre était grillée, me faisant signe que j'y étais chez moi, & que je pouvais y placer mes effets dans les armoires ; puis elle me laissa seule. »

« Je ne vous raconterai pas tout ce que je souffris à cette triste époque de ma vie ; non-seulement j'étais privée des tendres soins de ma grand-mère, mais je n'entendais plus parler de mon fiancé, & lorsque j'osai enfin en demander des nouvelles à mon père & lui rappeler sa promesse de le recevoir chez lui, il se mit dans une colère affreuse, & me défendit expressément de m'en occuper encore, parce qu'il avait reçu, dit-il, de fort mauvais renseignements sur son compte, & je crus qu'il allait me battre lorsque je me hasardai à prendre sa défense. »

« Je vécus donc comme prisonnière dans cette triste maison, où je passais le temps à aider Sophie, c'était le nom de la Grecque, dans les soins du ménage, puis à coudre & à broder dans ma chambre ; tous mes plaisirs se bornaient à émietter du pain pour les petits oiseaux ou à arroser quelques pâles fleurs dans un jardin grand comme cette chambre, & entouré de si hautes murailles que le soleil n'y pénétrait qu'à peine. »

« Mon père était absent toute la journée & ne rentrait guère qu'à la nuit ; encore restait-il quel quefois sept à huit jours sans paraître ; mais j'étais loin de m'en plaindre, car il me faisait toujours peur, & je le craignais au point de trembler au seul son de sa voix, surtout quand je comprenais qu'il était de mauvaise humeur, ce qui lui arrivait fréquemment. Je ne recevais aucun nouveau de ma grand-mère, je ne communiquais avec personne de l'extérieur, la porte de la maison était toujours fermée, & il m'était absolument impossible d'en sortir, si ce n'est les dimanches & les fêtes d'obligation, jours auxquels Sophie m'accompagnait de

bon matin pour aller entendre la messe dans une petite chapelle d'un couvent, fort peu éloignée de notre demeure. J'enviais le sort des bonnes religieuses, qui psalmodiaient derrière les grilles du chœur, prisonnières comme moi, mais prisonnières volontaires, retenues par l'amour divin, au lieu de l'être par la crainte.

« Un jour que, plus triste encore que de coutume, je priais Dieu avec larmes dans cette petite chapelle fort sombre, un peu en arrière de Sophie, agenouillée sur un prie-Dieu pour recevoir la bénédiction du prêtre, je me sentis tirer par mes vêtements; je me retournai aussitôt & je reconnus ma grand'mère, qui, mettant un doigt sur ses lèvres pour me faire signe de me taire, me saisit par la main & m'entraîna sans bruit hors du saint lieu. J'étais si émue que mes jambes se dérobaient sous moi, & que ce fut avec peine qu'elle parvint à me faire monter dans la voiture qui l'attendait à la porte, & qui partit aussitôt.

« C'est donc vous enfin, ma bonne maman ! » m'écriai-je en jetant mes bras autour de son cou, dès que je fus capable de parler.

« Je la tins longtemps serrée contre ma poitrine, pleurant de bonheur & de crainte, car il me semblait toujours que mon père allait nous poursuivre & qu'il nous tuerait peut être.

« Qu'il y a longtemps que je ne vous ai vue, & comment se fait-il que je n'ai jamais reçu de vos nouvelles ?

« — Ce n'est pas faute de t'écrire, dit-elle, & de tout mettre en œuvre pour arriver jusqu'à toi; Gernoux aussi faisait tout ce qu'il pouvait pour te découvrir, mais ton misérable père t'avait si bien cachée, que ce n'est que depuis fort peu de temps que nous avons pu découvrir où tu étais. »

« Elle m'apprit alors que mon père avait établi, de compte à demi, avec un de ses compatriotes, une maison de commerce à Marseille, rue des Oliviers, 14; c'était là que Gernoux avait été le trouver de la part de ma grand'mère, pour avoir de mes nouvelles; il avait répondu qu'on n'eût pas à se mettre en peine de sa fille, parce qu'il l'avait envoyée dans sa famille, aux environs d'Athènes; mais à force de démarches, on était parvenu à savoir que je n'avais pas quitté Marseille, & enfin, à découvrir ma retraite.

« Hélas ! je crains bien qu'il ne tarde pas à remettre la main sur moi, dis-je tristement.

« — Non, non, cela ne sera point, reprit vivement ma grand'mère, car tu es majeure depuis le 4 avril, & la loi est pour nous maintenant. »

« En parlant ainsi, nous arrivâmes à la gare & nous primes le chemin de fer pour nous rendre à Aix, où Gernoux nous attendait. Il fut transporté de joie de me revoir, nous conduisit à l'appartement qu'il avait fait disposer pour nous, & en venant aussitôt à nos projets de mariage, il me déclara que, ne pouvant plus espérer d'obtenir de bonne grâce le consentement de mon père, il fallait lui envoyer les sommations respectueuses

exigées par la loi, afin de pouvoir passer outre. Je frémis à ces mots, car j'avais toujours pensé qu'un mariage accompli dans de pareilles conditions ne pouvait être heureux, & cela n'est que trop vrai, comme je l'ai appris depuis par expérience; mais mon aïeule elle-même, qui m'avait élevée dans ces principes, m'assura alors que ma position étant tout à fait exceptionnelle, je pouvais, en sûreté de conscience, signer le papier que Victor avait préparé. Je suivis son conseil, & contre mon attente, mon père ne me fit point rechercher, il sembla même m'avoir oubliée tout à fait. Je repris donc courage, & m'enhardissant peu à peu, j'osai accompagner ma grand'mère chez les marchands & me promener avec elle sous la protection de Victor, qui ne nous quittait guère. Cette liberté me paraissait fort douce après l'espèce de captivité que je venais de subir; mais je n'étais pas née pour être heureuse, le bonheur ne m'est jamais apparu qu'à de longs intervalles, & pour trop peu de durée.

« L'époque de mon mariage approchait & le jour en était déjà fixé lorsque ma grand'mère tomba malade; je proposai alors de retarder les noces jusqu'à sa guérison, mais la bonne chère femme ne voulut point y consentir.

« Qui sait ce qui peut arriver, dit-elle. »

« Étendue sur sa chaise longue, elle présida, avec son intelligence & sa bienveillance ordinaires, à tous les préparatifs, et nous accompagna même à la paroisse, pour assister à la bénédiction nuptiale; mais ce fut son dernier effort; en rentrant, elle se mit au lit & s'éteignit dans mes bras la semaine suivante.

« Il ne fallut rien moins que l'amour de mon cher mari pour me faire supporter cette perte; lui-même regrettait beaucoup l'excellente aïeule qui avait toujours été pour moi une mère pleine de tendresse. Il dut cependant s'occuper de recueillir sa succession, fort peu considérable d'ailleurs, puisque la plus grande partie de son bien était en viager, & cette forte diminution de revenu rendait plus urgente la nécessité de demander à mon père la restitution du bien de ma mère, qu'il retenait encore. Victor lui écrivit lettres sur lettres à ce sujet, mais elles demeurèrent toujours sans réponse; force fut donc de confier cette affaire à un homme de loi, auquel les plus grands égards furent recommandés.

« J'étais grosse alors, & dans le doux espoir d'une maternité prochaine, je travaillais avec ardeur à la layette de mon enfant, lorsqu'un jour, comme j'étais occupée à préparer le berceau, l'on sonna avec force à la porte de la rue; puis j'entendis monter rapidement l'escalier. Dans la pensée que c'était Victor qui rentrait du tribunal, je m'avançais à sa rencontre jusque dans l'antichambre, & je me trouvai tout à coup face à face avec mon redoutable père, plus courroucé, plus terrible que jamais.

« Je recommandais mon âme à Dieu, croyant que

ma dernière heure était venue & qu'il allait me broyer sous les talons de ses bottes; il ne me toucha pas cependant, mais il étendit le bras vers moi, &, d'une voix dont le timbre métallique ne s'est jamais effacé de ma mémoire :

« Sois maudite ! dit-il, que cette malédiction retombe sur ta postérité & que tes enfants me vengent de toi ! »

« Il s'enfuit à ces mots, me laissant dans un tel état de terreur & d'excitation, que mon mari, qui arriva peu de temps après, eut toutes les peines du monde à me calmer, & que, malgré les soins dont je fus l'objet, je ne tardai pas à mettre au monde un enfant que cette violente secousse avait tué dans mon sein; ma vie même fut en danger, & ce ne fut que plusieurs mois après que l'on osa m'apprendre ce que l'on savait de mon père. Le commerce qu'il avait entrepris, à l'aide des cent cinquante mille francs qui m'appartenaient, n'avait nullement prospéré, &, après s'être débattu quelque temps contre une banqueroute imminente, il avait pris le parti d'aller chercher fortune dans le nouveau monde; mais avant de s'embarquer pour l'Amérique où il mourut peu de temps après son arrivée, il était venu me faire ses adieux de la façon que je viens de vous dire.

» Maintenant, vous savez presque tout le reste de mon histoire, mes chères amies; Philippe vint au monde deux ans après la scène que je vous ai décrite, ce fut une grande joie pour nous, mais l'année suivante, j'eus la douleur de perdre mon mari, & je demeurai seule avec ce cher enfant que je venais à peine de servir, n'ayant pour soutenir notre existence à tous deux que les six cents francs de rente que m'avait laissés mon aïeule. C'est à cette époque que je vins habiter votre maison, chère madame Miraudin, qui avez toujours été si bonne pour moi. Au milieu de tant d'infortunes, mon pauvre enfant me donna du courage; pour lui je me rattachai à la vie, pour lui je trouvai la force de travailler comme un mercenaire afin d'augmenter nos ressources, & Dieu permit que de lui aussi vinssent mes consolations, car il me donna de grandes joies par son esprit naturel & ses succès dans ses études; mais ces joies furent presque toujours mêlées de crainte; mes malheurs passés m'en faisaient appréhender d'autres & les malédictiones sorties de la bouche de mon père ne pouvaient s'effacer de mon esprit. Un jour, il vous en souvient peut-être, Caroline, on apporta chez moi une lettre & une grande caisse; la caisse contenait ce portrait d'une ressemblance si parfaite que je reculai de frayeur en le débaltant. La lettre m'avertissait que tout le mobilier de la maison de la rue des Oliviers, 14, avait été vendu en bloc, & que l'acquéreur, ayant appris par hasard mon existence & ma demeure, pensait m'être agréable en m'envoyant le portrait de mon père, qui ne pouvait être d'aucun intérêt pour lui. Je courbai la tête sous ce nouveau coup du sort, n'osant ni refuser ni détruire ce portrait, & craignant néan-

moins qu'il ne me portât malheur; & ce n'était pas sans raison, mes très-chères, car, ajouta-t-elle en baissant la voix, ce portait...

« — Eh bien, ce portrait ? » demanda madame Miraudin après un instant d'attente.

« — C'est à peine si j'ose l'avouer, reprit la veuve en pâlisant, mais cette peinture diabolique est douée de vie : cinq ou six fois, & plus, je l'ai vue s'animer pour rire de mes malheurs, m'en annoncer de nouveaux ou me répéter, comme tantôt, de terribles malédictiones. »

Elle se cacha le visage, en proie à une agitation douloureuse, & les trois femmes se regardèrent avec stupéfaction, craignant un commencement de folie.

Il y eut un assez long silence, puis madame Miraudin, prenant la parole :

« C'est avec tout l'intérêt de l'amitié, ma chère Juliette, dit-elle, que nous avons écouté le récit de vos malheurs; mais comment est-il possible qu'une personne de bon sens, comme vous, puisse s'imaginer qu'un portrait est doué de vie, qu'il peut menacer ou maudire ?

— Oh ! je savais bien que vous ne me croiriez point, répondit madame Gernoux avec un profond soupir, & c'est pour cela que j'avais toujours renfermé ce secret en moi-même, quelque pénible qu'il me fût à garder.

— Voulez-vous me permettre, chère amie, dit Caroline avec douceur, de vous exprimer ma pensée à ce sujet ? N'est-ce pas toujours après avoir éprouvé quelque émotion extraordinaire que vous avez cru voir s'animer cette image ?

— Oui, répondit la veuve avec accablement.

— Eh bien, c'est qu'alors votre vive imagination, trop frappée, agissait comme dans les rêves, où nous croyons voir & entendre ce qui n'existe réellement point.

— Oh ! si je pouvais le croire ! dit madame Gernoux.

— Je vous l'assure, reprit aussitôt Caroline.

Madame Miraudin & Gabrielle l'affirmèrent également.

Madame Gernoux parut alors se livrer à de profondes réflexions.

« Oui, je crois maintenant que vous avez raison, dit-elle, & j'aurais dû vous confier plus tôt mes tourments... Que Dieu me pardonne cette superstition, dont j'ai si longtemps souffert !

— Et qu'il vous rende la santé, ajouta Gabrielle avec tendresse, car je vous trouve fort pâle en cet instant; peut-être avez-vous parlé trop pour une malade.

— C'est vrai, & nous aurions dû y penser plus tôt, dit madame Miraudin, nous allons vous laisser reposer, ma chère.

— Oh ! j'en aurai bien le loisir, dit madame Gernoux avec un triste sourire.

Elle se laissa mettre au lit néanmoins, mais sans consentir à ce qu'on passât la nuit dans sa chambre.

« Je me sens mieux, dit-elle, & puis, je n'ai plus peur maintenant. »

Le lendemain, de grand matin, Gabrielle alla prendre de ses nouvelles, & fut toute surprise de la trouver levée & travaillant avec ardeur.

« Eh quoi! déjà à l'ouvrage, après avoir été si souffrante hier!

— J'ai voulu achever cette dentelle, destinée à garnir ta robe de noce, dit-elle.

— Ainsi, répondit en riant la jeune fille, je vais donc être obligée de chercher un mari pour utiliser cette œuvre magnifique, trop belle cent fois pour votre petite Gabrielle?

— Non, rien n'est trop beau pour toi, mignonne, donne-moi seulement un souvenir de regret quand tu la porteras, ajouta-t-elle d'un ton ému, & puisses-tu en jouir longtemps! Voilà que j'ai fini, embrasse-moi & allons ensemble à la messe. »

Elles sortirent toutes deux, & Gabrielle, qui donnait le bras à sa vieille amie, s'aperçut qu'elle était très-faible & qu'elle marchait avec peine.

« Vous feriez bien de vous remettre au lit, » lui dit-elle en rentrant.

Madame Gernoux suivit ce conseil, car elle ne pouvait plus se soutenir, la fièvre l'avait saisie. On envoya chercher le médecin, qui ne se montra pas rassuré sur le compte de la malade.

« Soyez assez bonne, ma chère, dit alors celle-ci à mademoiselle Miraudin, pour écrire à mon fils que je suis très-mal, & que je désire qu'il vienne me voir, ne fût-ce que pour passer un seul jour auprès de moi.

— Je vais le faire tout de suite, répondit Caroline, car je suis bien persuadée que sa présence sera pour vous le meilleur des remèdes. »

V

Jacqueline était bien occupée depuis quelques jours, car il devait y avoir un grand bal au palais de la chancellerie, & non-seulement elle avait reçu une invitation, mais un vieux sénateur, dont elle avait fait la connaissance dans le monde, lui avait promis de profiter de cette circonstance pour présenter l'avocat Gernoux au grand chancelier de la légion d'honneur & le lui recommander fortement.

Pour une occasion si solennelle, Jacqueline n'avait pas cru devoir se contenter de sa couturière ordinaire, quelque habile qu'elle fût, & l'on venait de lui apporter de chez Worms une robe de gaze pailletée d'or, si merveilleusement ornée de rubans & de dentelles, que l'impératrice elle-même n'eût pas dédaigné de la porter.

La jeune femme était encore en admiration devant ce chef-d'œuvre de la mode, coûtant fort cher à la vérité, mais lui seyant à ravir, lorsque Philippe entra dans sa chambre, une lettre à la main & le visage bouleversé.

« Ma mère est bien malade, elle me demande, dit-il; il me faut partir pour Aix ce soir-même.

— Mais c'est absolument impossible! s'écria Jacqueline, pâle d'effroi; le bal aura lieu lundi, vous ne pourriez être de retour pour y assister. Oubliez-vous donc que c'est dans cette soirée que vous devez-être présenté au grand chancelier & que votre décoration en dépend?

— Mais ma mère est en danger de mort, me dit-on.

— J'en suis vraiment au désespoir, mon cher ami, mais raisonnons un peu cependant.

Vous avez reçu une lettre d'elle il y a trois jours à peine, elle était alors fort gaie & fort bien portante; il n'est donc pas probable que sa maladie ait marché aussi rapidement qu'on veut bien vous le faire croire; il y a des gens dans le monde, qui, voyant toujours tout en noir, ont la manie d'effrayer les autres mal à propos.

— Je sais bien que mademoiselle Miraudin s'alarme facilement, dit Philippe.

— Quand je vous le disais, mon cher! vous ne devez donc pas, sur une lettre pareille, perdre une occasion qui ne se représentera jamais plus peut-être. Votre mère elle-même, toujours si tendre & si dévouée, ne le voudrait certainement point. Qui plus qu'elle, d'ailleurs, serait fière & charmée de voir briller la croix d'honneur sur votre poitrine?

— Il est certain qu'elle en serait bien heureuse, la pauvre femme.

— Ainsi donc, si vous m'en croyez, vous écrirez à cette demoiselle Miraudin pour lui dire qu'une affaire de la plus grande importance nous retient à Paris quelques jours encore, mais que si, par malheur, notre mère était véritablement en danger, elle nous envoie de suite une dépêche télégraphique, & que vous partirez malgré tout.

— Je crois que vous avez raison, répondit Philippe, tirailé en sens divers par son ambition & par sa tendresse filiale. Je vais écrire dans ce sens & tout disposer pour mon départ, de manière à pouvoir me mettre en route au premier signal, si malheureusement cela devenait nécessaire.

— Je l'ai échappée belle! se dit Jacqueline, en jetant un regard amoureux sur la robe brochée d'or, encore étalée sur son lit; cette toilette me va si bien!

Une idée subite lui traversa la cervelle; elle mit son chapeau & son châle & descendit rapidement l'escalier.

« Monsieur Panis, dit-elle au concierge, nous recevrons peut-être bientôt quelques dépêches télégraphiques; & comme elles pourraient être de nature à impressionner trop fortement mon mari, c'est à moi seule qu'elles doivent être apportées; il y aura cinq francs pour vous par chaque télégramme qui me parviendra ainsi. »

.....
Au même jour & au même instant, la veuve

Gernoux disait d'une voix faible à madame Miraudin :

« C'est aujourd'hui que Philippe aura reçu votre lettre n'est-ce pas ? Il partira ce soir par le rapide & arrivera demain entre onze heures & midi. Je compte sur votre bonté, ma chère, pour que tout soit bien arrangé dans sa chambre, & aussi pour aller l'attendre à la gare, afin de préparer le pauvre enfant au triste état dans lequel il va trouver sa mère. »

C'étaient les seules paroles qu'elle eût prononcées depuis la veille.

« Soyez tranquille, chère amie, tout sera fait selon votre désir. »

La malade s'assoupit de nouveau.

« C'est mauvais signe, dit le médecin, qui vint quelques heures après. Si elle a des dispositions à prendre, il serait bien temps d'y penser. »

— Oh ! mon Dieu ! que dites-vous là ? s'écria la bonne Gabrielle, dont les yeux se remplirent de larmes ; & monsieur Philippe, qui ne peut pas être ici avant demain !

— Pourvu qu'il y soit !... dit madame Miraudin en branlant la tête. En attendant, va prévenir monsieur le curé, ma fille.

Le prêtre vint en effet, & madame Gernoux, qui le connaissait de longue date, s'en montra très-satisfaite.

« J'allais vous faire prier de venir, lui dit-elle, pour me disposer à la mort, & il vaut mieux que ce soit aujourd'hui que demain, car votre visite pourrait faire sur mon fils une trop forte impression. »

« Ne pleure pas, chère enfant, dit-elle à la jeune fille, qui ne pouvait retenir ses sanglots, ma vie ne vaut guère la peine que je la regrette ; mais sois heureuse, toi, chère Gabrielle, & console-toi de ma mort par la pensée que tu as adouci les derniers jours d'une pauvre femme qui t'aimait bien. »

Le lendemain, à l'heure indiquée, Caroline se rendit à la gare, mais Philippe n'arriva point.

« Ce sera pour ce soir peut-être, dit-elle à la malade, qui l'interrogeait d'une voix faible. »

— J'y comptais si bien, dit-elle.

— Ma fille, dit le prêtre, qui était venu la revoir, offrez à Dieu cette contrariété. »

Elle ferma les yeux & se tut, mais au mouvement de ses lèvres on s'aperçut qu'elle priait.

La lettre de l'avocat arriva sur ces entrefaites ; on n'osa point en parler à la pauvre mère ; mais l'on télégraphia de suite à Paris, comme il le demandait. Soin inutile ! Philippe ne parut point. Madame Miraudin était indignée, & Caroline elle-même n'osait plus prendre la défense de son ancien ami. Heureusement encore que l'accablement causé par la fièvre empêchait madame Gernoux de se rendre un compte exact de la marche du temps, elle eût trop souffert.

On envoya un nouveau télégramme.

« Il sera trop tard cette fois, dit le médecin, elle peut expirer d'un moment à l'autre. »

Deux jours s'écoulèrent encore cependant ; la malade ne parlait plus, ses yeux ne s'ouvraient plus à la lumière, mais au souffle de sa respiration, on s'apercevait que l'âme n'avait point encore abandonné ce pauvre corps.

Tout à coup, & pendant que Gabrielle, agenouillée au pied du lit, récitait les dernières prières, on vit la malade tressaillir & se relever sur son séant.

« Le voici ! dit-elle en étendant les bras. »

C'était Philippe, en effet, qui arrivait lorsque personne ne l'attendait plus, personne, excepté l'agonisante.

« Que Dieu te bénisse, Philippe, toi, ta femme & tes enfants ! »

Et, appuyant sa tête mourante sur le sein de son fils, qui la couvrait de baisers & de larmes, elle exhala son dernier soupir !

Philippe ressentit une très-vive douleur de la mort de sa mère. Qui aurait désormais pour lui un si entier dévouement ? qui l'aimerait d'un pareil amour ? Un remords secret se mêlait aussi à son chagrin, quelque peine qu'il prit pour se disculper à ses propres yeux.

Le lendemain des funérailles, après s'être fait raconter, par l'excellente Gabrielle, les circonstances de la maladie de sa mère & avoir fort bien deviné, sans en rien dire, quelle était la main qui avait retenu pendant deux jours les dépêches télégraphiques envoyées coup sur coup, il reprit tout abattu le chemin de Paris, où Jacqueline chercha à le distraire de son chagrin ; mais, comprenant que c'était chose plus difficile qu'elle n'avait cru, elle laissa au temps le soin de le consoler & reprit bientôt, toujours sous le vain prétexte d'aider à la fortune de son mari, sa vie mondaine & son luxe ruineux.

Elle ne réussit, ni à faire de l'avocat Gernoux un haut fonctionnaire, ni à le faire décorer, pas même à lui attirer de nouveaux clients, mais, au contraire, à amener la gêne & le mécontentement dans son ménage.

On assure que les enfants, abandonnés à eux-mêmes pendant que Jacqueline court après la fortune en s'adonnant aux plaisirs, croissent en force, mais non en sagesse, & que le petit Raoul, qui ressemble d'une manière frappante au portrait de l'homme au manteau noir, est d'une violence extrême, qu'il trépigne, égratine & mord quand on ne cède pas de suite à ses caprices, & qu'il bat même sa mère, dont il est le préféré.

Mauvais présage pour l'avenir !

COMTESSE DE LA ROCHÈRE.

REVUE MUSICALE

DES ARTISTES QUI FONT DE L'ART

Nous avons parlé, le mois dernier, des artistes qui ne font pas d'art; nous allons causer aujourd'hui des personnes qui font de l'art sans être artistes. Depuis quarante ou cinquante ans, il est d'usage, dans toutes les familles, à quelques degrés de l'échelle sociale qu'elles appartiennent, de faire apprendre à leurs enfants un art d'agrément. Ces trois mots semblent être un brevet de noblesse pour un adolescent ou une jeune fille; on ne s'inquiète pas de ses dispositions naturelles.

« Ma fille est bien douée, elle aime beaucoup la musique, elle dessine des cocottes d'une façon saisissante; & l'on appelle un maître qui, moyennant 3 ou 5 fr. le cachet, perfectionne les instincts si accentués de sa nouvelle écolière; de toute cette gerbe de notes & de lignes en fleurs, il n'y a guère de fruits à espérer; la jeune fille se marie. Pendant une année encore, elle exécute, à l'occasion, des contredanses & des polkas; puis arrivent les soins du ménage, les devoirs de la famille; l'enfant étourdie fait place à la femme sérieuse, & l'on dit à ses amies: « De la musique, de la peinture, je n'ai plus le temps de m'en occuper! »

Passons aux élèves du Conservatoire. Admettons que ces élèves suivent exactement les classes, qu'elles fassent des progrès, & qu'enfin elles deviennent professeurs à leur tour. Cela veut-il dire que ces jeunes filles, assez habiles pour enseigner, soient, sans exception, douées du sentiment exquis de l'art qui est la manifestation d'une nature supérieure? Non, assurément, & nous certifions que sur cent de ces professeurs qui, cependant, rendent de grands services, il ne s'en rencontre pas dix qui soient des artistes véritables.

On tient ce don précieux de la finesse de son intelligence, de ses facultés comparatives, & surtout de la délicatesse de ses sentiments. Pour être artiste, il faut tenir de Dieu l'instinct des bonnes &

grandes choses. La société peut le développer, mais elle ne le fait pas naître: le jugement, l'observation, le goût, le mûrissent & le stimulent; l'enthousiasme, cette floraison spontanée qui ne s'opère que dans un air sain & lumineux, s'élance du cerveau & du cœur, & l'admiration soulève l'émotion devant les œuvres puissantes. Il se trouve à chaque pas, dans le monde & dans toutes les conditions, des personnes qui, parce qu'elles dessinent un moulin ou jouent une sonate, se croient de très-bonne foi d'habiles artistes. Les professeurs, de tous les étages, s'autorisent de leur talent, très-souvent remarquable, pour s'intituler artistes. Sur des pointes d'aiguille, fussent-elles d'argent ou d'or, pourrait-on élever un monument? Pourquoi cet étalage de mots? pourquoi ces prétentions d'amour-propre?

Certes, le professorat compte à bon droit, dans ses rangs, une certaine quantité d'artistes; il est évident que les harmonistes, les compositeurs, les exécutants, les virtuoses, possèdent souvent des talents de premier ordre; mais ne confondons pas une spécialité de l'art avec l'art proprement dit, qui est multiple & complexe. On naît artiste, c'est un don de la nature; on apprend la musique, la peinture ou la sculpture, c'est un privilège de l'enseignement. Réunir la faculté naturelle à la faculté acquise, c'est être artiste. Gavarni fut un type de ce genre. Paganini, Rossini, Théophile Gautier, Chopin, Musset & tant d'autres ont droit à ce titre glorieux. Balzac, sous son épaisse enveloppe, fut un des plus grands artistes de notre temps.

Nous le répétons, l'artiste réel, nous dirons plus, le seul artiste, c'est l'être vrai, simple, naturel, ennemi des semblants & des prétentions, c'est le juge érudit & équitable qui peut, même sans pratiquer l'art, le sentir, le comprendre, l'admirer & le définir.

MARIE LASSAVEUR.

MODES ⁽¹⁾

Après nous avoir offert leurs expositions d'hiver les plus tentantes, les magasins de nouveautés commencent déjà à organiser leurs galeries d'étrénnes. L'extension donnée spécialement aux articles de Paris est vraiment extraordinaire, & l'on trouve dans la même maison, à des prix *très avantageux*: Objets de toilette, parfumerie, coffrets, jardinières, porcelaines & ameublements.

Cette facilité pour les achats devra être particulièrement appréciée par les personnes de province n'ayant que peu de temps à passer à Paris.

Les rubans pour larges ceintures sont magnifiques. Il y en a en gros grain, en faille, en moire, en satin & en pékin de velours & satin. On en voit beaucoup à double face, nuances semblables ou différentes. Les larges velours ont des envers de satin.

De fort belles broderies s'exécutent sur des rubans unis, principalement sur du noir ou du blanc. Presque toutes les ceintures sont terminées par de beaux effilés.

Il existe également une grande variété & un grand luxe dans les petits fichus, se mettant sur des corsages montants & non garnis. J'en ai vu de charmants en gaze de soie unie ou à jours; d'autres en crêpe de Chine, en guipure de soie de couleur. Ils sont ordinairement de nuances claires & douces, & ornés d'effilés floches. Ces petits fichus donnent facilement un air habillé à une toilette simple. Ils croisent devant au bas du corsage, que l'on ouvre, & sont fixés par un petit nœud de ruban ou par une broche.

Les nœuds les plus élégants sont destinés à la coiffure des femmes qui ne sont plus jeunes. Ils se placent sur le devant d'une fanchon ou voile en dentelle noire, & peuvent être remplacés à l'occasion par un bouquet ou une demi-guirlande de fleurs.

Les vrais bonnets de dentelle noire ou blanche, s'ornent également sur le devant, et en diadème. Les personnes âgées portent des brides de dentelle, croisant sous le menton.

Les nœuds de cravate sont aussi très-variés; ils sont le complément de la toilette. Donnons toujours la préférence aux plus simples; ceux que l'on fait soi-même sous un petit col empesé sont bien plus comme il faut que les nœuds historiés, remplis de dentelle & qui ont le mauvais goût de porter, comme broche, les initiales brodées en couleur et en relief de la propriétaire.

(1) Le défaut de place nous a forcé à supprimer, pour ce mois seulement, la Correspondance de Jeanne & de Florence.

Les longues cravates de soie ou de crêpe de Chine, avec beaux effilés, font bon effet sur un costume d'hiver, en attendant celles de fourrure. C'est aussi un joli cadeau d'étrénne à faire.

Voici bien le moment de s'occuper des petits vêtements de coin de feu: ils ont la forme de jaquettes & de paletots sacs ou cintrés, plus ou moins découpés.

Pour jeune femme, on m'en a montré en cachemire de différentes nuances: gros bleu, bleu de ciel, rose, etc. Ils sont garnis d'entre-deux & de broderie anglaise, ornés de nœuds de ruban placés sous chaque bras, au cou, sur les revers des manches, & attachant le paletot sur le devant. Beaucoup sont en drap soutaché. Il y en a en cachemire noir avec broderie mélangée de jais; d'autres grenats, brodés de perles de même couleur. Toujours des vestes bretonnes.

On fait encore de jolies pèlerines de faille noire ouatées. Cela se met et s'enlève plus facilement qu'un vêtement à manches.

Les *polonaises* et les *tuniques* seront les formes les plus employées cet hiver, pour les costumes de ville. Il est aussi question de jupes très-élégamment ornées, se mettant sans tuniques ni secondes jupes; mais elles seront surtout adoptées pour les toilettes parées, et se feront principalement à longue queue.

La toilette la plus comme il faut, & en même temps celles de toutes les saisons, pour une jeune fille, est en taffetas ou faille noire. La suivante est composée d'une jupe à queue garnie, par derrière, de onze volants étagés en biais. Le devant de cette jupe est entièrement plissé en long. — Le corsage est à basques ornées d'un très-petit volant. Il peut s'ouvrir pour le soir & être accompagné d'un petit fichu de gaze rose ou bleu, avec effilé mousse. — Ruche de Valenciennes, dépassant le fichu du côté du cou: — Pour rendre cette toilette plus habillée, on y ajoutera une large ceinture de même couleur que le fichu.

Le vêtement pour sortir est également en faille noire, doublé de ventre de petit-gris, forme jaquette. Il est brodé avec des grosses ganses rondes qui forment brandebourgs sur le devant.

Une jeune femme en deuil mettrait, sur cette robe, un fichu de gaze ou de tulle noir formant de gros plis & garni d'une dentelle blanche. La ceinture serait en faille noire mélangée de dentelle blanche. — Peigne & bijoux de jais.

Comme toilette de soirée, on m'a fait voir, toujours pour jeune personne, de charmantes robes en petit taffetas uni & à mille raies: roses, bleues, vertes, lilas, etc. Les jupes à queues sont ornées

d'une masse de petits volants déchiquetés, montant par derrière jusqu'à la taille, & s'arrêtant devant, au-dessous du genou, en remontant de côté pour simuler un tablier.

Le corsage est décolleté; une berthe, avec petit volant déchiqueté tout autour, le garnit en croissant devant, & vient se nouer derrière avec deux larges & longs pans qui retombent sur la jupe.

Autre toilette de soirée pour jeune femme; elle est bleu de ciel : le jupon en taffetas avec un grand volant dont le bas est découpé; il est surmonté, deux fois, de deux bouillonnés séparés par de petites ganses fronçantes. De ces bouillons sort, en haut & en bas, une petite garniture découpée. — Jupe & corsage décolleté, en gaze de soie bleu de ciel. Une haute Valenciennes garnit tout autour la petite jupe; elle est surmontée de deux bouillonnés de soie avec petit volant découpé de chaque côté. Dans le haut de cette garniture se trouve posée, en remontant, une plus basse Valenciennes. Le corsage, à postillon, est orné des mêmes bouillonnés de taffetas qui ornent le reste du costume, & de deux Valenciennes les dépassant. Ils sont posés en bretelles. Trois nœuds de ruban sont placés sur le devant & par derrière. — Bouquet de roses & de ne-m'oubliez-pas, au côté & dans les cheveux.

Voici maintenant la description d'un costume de ville, encore pour jeune femme. Il est *gris fer* :

Le jupon, en velours tramé, a un grand volant à gros tuyaux un peu espacés; la tête est formée par un bord de plumes d'autruche, frisées assez haut. — Polonaise blouse en popeline d'Irlande du même gris; des boutons d'acier ouvragé la ferment jusqu'en bas. — Ceinture ronde en gros grain; boucle d'acier travaillé. — Petit justaucorps sans manches en velours semblable à celui du jupon, & garni de plumes, ainsi que le tour des emmanchures. Ce petit vêtement croise & se boutonne double avec des boutons semblables à ceux de la polonaise. — Cravate de soie bleu de ciel. — Chapeau de feutre gris, bordé de velours. Plumes frisées grises & aile bleu de ciel sur le côté.

Costume plus simple en cachemire vert boutonné :

Sept volants en biais sont posés sur le jupon par

derrière. Le devant est entièrement garni de biais en pareil, placés en travers.

Tunique en cachemire semblable, ne formant par derrière qu'un grand postillon, &, devant, deux pans se rejoignant par trois gros plis en dessous du postillon. Cette tunique a des brandebourgs & des olives en laine tout le long, devant, & elle est ornée d'un effilé de laine mélangé de boules. Une grosse ganse de laine forme des dessins avec des trèfles au-dessus de l'effilé. — Dolman de cachemire ouaté, garni des mêmes effilés, brandebourgs & broderies de ganses de laine. — Chapeau de feutre, forme tyrolienne, bordé de galon vert & relevé de côté. Aile verte ou plumes de coq.

Je termine par deux toilettes convenant aux femmes d'un certain âge.

La première est noire. Le jupon en satin; devant, cinq plissés à la vieille, posés en long & s'élargissant par le bas. Un haut volant, surmonté d'un plissé à la vieille, prend de chaque côté du lé du devant & continue par derrière. — Polonaise de velours noir, ouvrant devant; elle a, tout autour, un effilé de chenille à tête ouvragée. Elle est relevée de chaque côté, assez en arrière, avec de gros nœuds de satin noir, retenus au milieu par une large boucle de jais. — Pèlerine ronde en velours, avec effilé de chenille; elle s'attache devant par des rubans de satin. — Chapeau de velours noir, à grandes dentelles par derrière. Diadème de jais, saule noir ou de couleur, attaché au chapeau par une boucle de jais.

La seconde toilette est marron. Sur le jupon en drap, un grand volant plissé à gros plis : l'un en drap, l'autre en faille, de teinte un peu plus claire. — Seconde jupe & corsage en drap. La jupe, garnie d'un effilé marabout, est relevée de côté par des nœuds de soie. — Le corsage a le même effilé & ouvre sur un long gilet de soie. — Revers de faille aux manches. — Pelisse hongroise en drap, avec même effilé rond. Elle est assez longue, croise beaucoup & boutonne d'un seul côté, avec de gros brandebourgs de laine. Broderie au-dessus de l'effilé, en ganses & soutaches de laine. Nœud de faille à longs bouts dans le dos. — Chapeau de drap marron orné de velours & de faille. — Plumes d'autruche des deux teintes marron.

VISITES DANS LES MAGASINS

Il y a peut-être quelque chose d'un peu original dans cette idée; mais, comme il est dans nos attributions de vous faire connaître tout ce qui peut vous être utile ou agréable, nous plaçons ici l'avis que madame de Plument (1) offre aux abonnées du *Journal des Demoiselles*, qui lui enverront la bande de leur journal avec leurs mesures — tour de taille, largeur de poitrine — le corset sultane

(1) 33, rue Vivienne.

au prix de 13 fr. au lieu de 25 fr., prix habituel de ce corset qui réunit à la flexibilité & à l'élégance de la forme, tout ce qui peut favoriser le développement de la taille.

Il faudra joindre dans la lettre un bon de poste de 13 fr. Disons que l'on ne pourra profiter de cet avantage que pendant les mois de décembre & de janvier.

Le corset sultane est en fin coutil, garni au

bord inférieur d'une bande de peluche blanche, & autour de la poitrine d'une Valenciennes ou d'une broderie; les piqûres des baleines sont en soie blanche.

Parmi les étoffes spécialement destinées aux toilettes de l'été, & qui trouvent cependant leur emploi pendant l'hiver, citons le foulard. Aujourd'hui ce n'est point de robes que je vais vous parler, mais bien de différents fichus qui, sous les noms de foulards *batiste soie*, foulards *de Chine*, foulards *swra*, sont destinés, par leur douce chaleur, à vous garantir du froid & de la bise. Les premiers se trouvent en foulard blanc uni & blanc avec dessins de toutes couleurs; ils coûtent 4 fr. 50 c. Les seconds sont brochés: le prix commence à 3 fr. 50 & va jusqu'à 9 fr., avec prix intermédiaires. Les troisièmes se trouvent en toutes nuances à 3 fr. 50, 6 fr. 50 & au-dessus. Ces mêmes foulards, pour les messieurs, sont de plus grande dimension.

Comme cache-nez, il se fait un genre de foulard gros grain, blanc mat, appelé *Cremson*, que je recommande spécialement pour cadeau à offrir à un frère ou à un père, ainsi que le *Baroda* broché

ou le *Pongees* de Chine, blanc uni. Le prix est de 8, 10, 12 & 15 fr., suivant la longueur. Il se trouve aussi un grand choix de foulards cache-nez à dessins cachemire, écossais & à rayures; d'autres unis avec bordure de couleur.

Pour la poche: d'abord le *bandanos* de l'Inde, dont le prix commence à 4 fr. 50 & va jusqu'à 9 & 10 fr.; le *corah*, à 5, 6, 8, 10 & 12 fr.; les foulards de l'Inde, *garance*, à 3 fr. 50, 4 fr. 50, 5 & 6 fr., etc., & enfin le *pongées* pour la poche, très-beau tissu à dessins cachemire, à 8 fr.

La Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, enverra franco aux abonnées, les foulards dans le genre qu'elles indiqueront; il suffira de désigner le nom des foulards & le prix que l'on veut y mettre. J'ai oublié de vous signaler que parmi ces foulards, le *swra* de toutes nuances est fort employé comme garniture de chapeau, & que l'on trouve à la Compagnie des Indes, des petits châles en crêpe de Chine brodé & uni, qui se portent ou noués derrière la taille ou croisés devant; ils sont le joli complément d'une toilette de jeune fille.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Robes & chapeaux de M^{lle} Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Costume en faille. — Robe ornée devant de deux volants surmontés d'une ruche coquillée à feuilles; traîne unie très-longue, relevée à la taille & formant de longs plis creux. — Écharpe partant du creux du pli & nouée derrière, avec bouts frangés. Sur le côté, large nœud avec une coque & deux pointes. — Corsage à basque, garni de dentelle. Devant, revers à deux pointes & nœud. — Manches avec trois volants: le premier est recouvert d'une dentelle retenue par un nœud en faille avec deux bouts frangés. — Chapeau en velours à bords relevés; dessous, bandeau en velours drapé; dessus, plissé en velours, touffe de plumes avec aigrette; nœud en velours & plumes tombant derrière.

Deuxième toilette. — Robe en faille noire; devant, un seul grand volant séparé par des biais que retiennent des nœuds; derrière, cinq volants: le dernier est surmonté d'un effilé en plumes. — Tablier garni d'un effilé & noué en écharpe derrière. — Corsage avec basque pointue enroulée, garnie d'un effilé; la basque est courte sur le côté; l'effilé en plume forme panache sur le côté de la basque; le devant forme gilet; il est orné d'un effilé. — Manche avec volant, biais & nœud. — Capote en velours noir, doublée en velours royal. — Écharpe en dentelle; nœud en velours noir, liseré de velours royal; plume sortant du nœud; quatre boucles en jais retiennent l'écharpe en dentelle qui est tournée autour de la capote.

Toilette d'enfant. — Costume en velours, garni de biais en faille liserés de satin. — Tunique mousquetaire avec gilet; la jupe est relevée derrière par deux gros plis formant basque. — Manche ornée dans le bas d'un large volant à tête, retenu par un biais & un nœud. — Toque à fond mou en velours; diadème plissé en velours; plume longue posée sur le devant de la toque. — Bottes en chevreau avec deux nœuds sur le devant de la jambe.

GRAVURE D'ENFANTS

Costume pour petit garçon de dix ans. — Veste en drap, garnie d'une bande d'astrakan; col, poche & parement bordés d'une bande un peu plus basse. — Pantalonnage pareil. — Guêtres en drap de même nuance que le costume. — Chapeau en feutre avec galon moiré.

Toilette pour fillette de treize à quatorze ans. — Jupe en popeline à rayure satinée, ornée, devant, de volants alternés unis et rayés; derrière, les volants sont plus hauts. — Corsage sans manche faisant gilet. — Tunique en popeline unie, relevée par une écharpe nouée. — Veste pareille avec manche ornée d'un parement rayé. — Col fraise en tulle. — Sous-manche assortie. — Chapeau en velours, bordé d'un biais plus foncé, plissé en faille avec traverse en velours, nœud à pans, en velours liseré de faille, touffe de plumes.

Costume d'intérieur pour petite fille de sept à huit ans. — Robe en cachemire; l'ourlet de la jupe est maintenu par trois rangs de velours, parement plissé bordé d'un ruché en taffetas ponceau. — Tablier alsacien en taf-

futas, garni d'une ruche en taffetas ponceau. — Corsage lacé. — Bretelles recouvertes de la ruche en taffetas. — Bas rayés à côtes. — Soulier en peau vernie, avec rosette de ruban.

Toilette pour petite fille de trois à quatre ans. — Blouse russe en velours, ornée d'une bande en velours; la même bande descend devant dans toute la hauteur. La blouse est fermée par des brandebourgs, & fixée à la taille par une ceinture bayadère frangée. — Toque en velours, bordée d'un petit liseré de fourrure, bouquet de petites plumes. — Bottes en velours avec petit bord de fourrure.

Costume pour petit garçon de six à sept ans. — Veste en drap avec col & revers en velours, sur lesquels sont posés des boutons en passementerie. — Gilet pareil. — Pantalon demi-long en drap pareil à la veste. — Col matelot. — Cravate en foulard. — Chapeau marin avec galon & bouts flottants en gros grain. — Bottes en veau ciré.

DOUZIÈME CAHIER

Chambre de jeune fille. — Étoile, serpentine et crochet. — Couverture de berceau au crochet. — Ornement pour confection. — Parure. — Entre-deux. — Manteau dolman. — Petite veste chez soi. — Parure pour deuil. — M. G. enlacés. — Manteau, double collet. — Polonaise en cachemire. — Entre-deux. — Motif, broderie ganse. — Tablier de baby. — Anna. — Panier niçois. — Petite dentelle au crochet. — Nœud en crêpe de Chine. — Costume pour petite fille. — Porte-lettres. — Corbeille vide-poche. — Nœud en faille & velours. — Garniture pour jupon. — Coussin satin.

PLANCHE XII

Patrons à pièces indépendantes pouvant se découper.

Corsage à basque avec col-revers.
Patrons et croquis pour la boîte-calendrier.

PETITE PLANCHE DE TRAVAUX

1^{er} côté.

BANDE CHAMARRURE pour ameublement. Ce modèle, qui est sur coutil, peut être fait également sur drap ou sur reps.

2^e côté.

PLOMB. Le travail est en soie d'Alger dédoublée, sur fond en drap marron ou noir; les teintes sont de nuances éteintes comme les tapisseries anciennes. Cette broderie est un point mexicain très-allongé, les points serrés les uns contre les autres, quelques branches & feuilles sont entourées d'un point de chaînette. Si vous voulez le monter vous-même, vous faites ajuster une brique sur la dimension du drap, vous la recouvrez d'une percaline de la nuance du drap posé sur une ouate, pliée en plusieurs doubles très-serrés; le dessus est rembourré très-épais pour former pelote. Vous fixez votre dessus en drap brodé, par des surjets; vous recouvrez les petites coutures d'angles de deux cordes, cousues ensemble sur le surjet; ces cordes ont 35 centimètres de longueur; l'autre extrémité est cousue sur l'angle correspondant au premier,

de même sur le surjet; vous posez une poignée semblable sur l'autre côté du plomb, vous réunissez les deux poignées au milieu par une olive en passementerie; — il faudra passer vos cordes dans l'olive avant de les fixer sur les surjets, vous recouvrez le surjet du bas, d'une corde pareille à celle des poignées.

PANIER A OUVREGE. — Vous faites la broderie de la bande chamarrure du recto de la planche sur grosse toile écru. Vous montez ce panier sur carton mince: le fond est un carré de 30 centimètres sur 20 que vous doublez d'une percaline verte, bleue, violette ou ponceau, & que vous recouvrez d'une flanelle de même nuance, légèrement ouatée; pour les côtés, le carton sera taillé du bas sur 20 centimètres, sur une hauteur de 35 centimètres arrondis dans le haut, comme l'indique le croquis. Ces côtés sont recouverts de flanelle en dehors & en dedans.

Pour le devant du panier, le carton est un carré de 30 centimètres sur 20 centimètres de hauteur; vous le recouvrez de la bande brodée au milieu, avec une bande de flanelle de 7 centimètres de largeur, de chaque côté. Le dernier lacet de la broderie se pose sur la couture. Le grand côté est taillé également sur 30 centimètres de large, mais sur 40 centimètres de hauteur; la bande brodée a, en plus de ces 40 centimètres, 40 centimètres pour le couvercle qui vient fermer sur le devant. Elle est terminée en patte arrondie. — Vous placez de chaque côté la bande en flanelle comme au devant; vous taillez la doublure sur la même longueur, vous enfermez votre carton entre ces deux parties dans le bas, après avoir ouaté; puis, pour le couvercle, vous réunissez la doublure & le dessus. Vous rassemblez toutes les parties par des surjets, vous arrêtez le carton de 40 centimètres sur les côtés sous l'anse, & vous laissez le couvercle mobile.

L'anse est une bande de carton de 70 centimètres sur 5 de largeur enfermée dans une flanelle ouatée & recouverte d'une ruche en galon sergé en laine; vous recouvrez tous vos surjets d'une ruche pareille; les nœuds sont faits avec le même galon.

GARNITURE, guipure Richelieu, pour jupon, voile de fauteuil ou nappe d'autel.

BOITE-CALENDRIER

COFFRET IMITATION DE FAIENCE.

Pour monter le bristol imitant la faïence que vous avez reçu dans les trois dernières livraisons, il faut faire une charpente en carton dont nous donnons les patrons sur la grande planche de patrons.

Découpez les patrons 10, 11, 13, 15, 16, 18 & 19, & collez-les sur une feuille de carton n° 4, que vous découperez de nouveau, ou si vous le préférez, servez-vous de ces patrons pour les tailler en carton, en marquant toutes les lettres de raccord, sans oublier de tracer avec une règle toutes les différentes lignes. — Les lignes *pleines* — indiquent les parties qui doivent être coupées; les lignes *finies* — indiquent la place où doivent poser certains patrons; les lignes *pointillées* indiquent un trait au canif, pour plier le carton à cet endroit; nous désignerons par une ligne *ponctué* --- le trait du canif que l'on doit faire à l'envers pour plier le

carton de l'autre côté. — Les patrons qui sont placés dans les patrons du corsage sont la reproduction du bristol, avec les indications nécessaires au montage, il est donc inutile de les découper. — Le patron n° 21 est la moitié du tour de la boîte.

Le patron n° 13 doit être coupé trois fois ; les patrons n° 15 & 16, doivent être coupés chacun deux fois.

Commencez par découper tous les patrons, & faites tous les plisages des pièces, dans le sens indiqué par les différentes lignes.

Montez l'intérieur de la boîte, patron n° 10, en collant le bord indiqué par le mot *collage* sur le côté ; il faut avoir soin de le coller en dessus, afin de dissimuler le mieux possible, à l'intérieur, l'endroit où les deux côtés sont réunis ; ensuite vous placez, à l'intérieur de la boîte, le fond patron n° 11, & vous appliquez en dessous tous les collages désignés par la lettre N. (Voir le croquis n° 12.)

Prenez l'une des pièces taillées sur le patron n° 13, posez le bord du pli sur la ligne *fine* D du patron n° 10, & appliquez le *collage* tout autour sur la lettre E.

La deuxième pièce, patron n° 13, se trouvera posée en sens contraire de la précédente ; posez le bord du pli sur la ligne *fine* G, & appliquez le *collage* sur la lettre F.

La troisième pièce, patron n° 13, se place dans le même sens que la première ; posez le bord du pli à la ligne *fine* L, & appliquez le *collage* sur la lettre M.

Faites passer ces trois pièces par le bas de la boîte. (Voir le croquis n° 14.)

Au patron n° 10, vous faites quatre fentes sur la ligne *fine* D, aux endroits indiqués par deux petits carrés ombrés dans le grand panneau, & deux en biais dans les petits panneaux de côté ; passez dans chacune des fentes du grand panneau un bout de ruban de 2 centimètres, & collez l'une des extrémités sur la partie ombrée, en ayant soin de laisser l'autre bout dans l'intérieur de la boîte, pour le coller plus tard au couvercle.

Ceux de côté qui sont collés en biais sur la ligne D doivent avoir 7 centimètres de long ; il faut, comme pour les deux autres, laisser les bouts en dedans de la boîte.

Avant de terminer cette partie de la charpente, remplacez la lettre B en l'écrivant soit au crayon, soit à la plume, à l'envers sur la même partie du patron n° 10 ; le bord étant collé, cette partie formera un biseau qui soutiendra votre dessus en bristol.

Rabattez le haut du patron n° 10, c'est-à-dire les trois parties A B C, par-dessus le patron n° 13, & appliquez le *collage* A sur le *collage* du deuxième patron n° 13, à la lettre F. (Voir le croquis n° 17.)

Le patron n° 16 se place entre les deux patrons n° 13, devant la partie J ; le patron n° 16 se place de même devant la partie H ; les *collages* du haut et du bas s'appliquent en haut sur le deuxième patron n° 13, & en bas sur le troisième patron n° 13, en laissant le vide entre la première charpente & la seconde ; il faut placer le pli des patrons 15 & 16 au bord extérieur des deux pièces, patron n° 13, en ayant soin de faire correspondre les angles entre eux ; tous les petits collages de côté aux patrons 15 & 16, doivent se placer aux lignes *fin*es transversales indiquées sur le patron n° 10.

Vous procéderez de même pour poser les deux autres patrons n° 15 & n° 16. (Voir le croquis n° 17.)

Pour le couvercle, pliez les deux petits côtés du patron n° 18, en collant les quatre petits triangles en dessous du patron n° 18, à la lettre Z ; collez tous les pans coupés en posant à chaque la lettre V sur la lettre V, puis appliquez les collages T tout autour de la lettre T du patron n° 19. (Voir le croquis n° 20.)

Les deux grandes pièces en bristol servent à envelopper toute la boîte. Les lignes *pleines* donnent les contours à découper ; les lignes *fin*es indiquent les contours du dessin où vous devez plier tous les petits collages qui sont en dehors du dessin ; les lignes *pointillées* indiquent les plis à faire à l'endroit, & les lignes *ponctuées* le pliage à faire à l'envers ; tous les petits collages en dehors sont pliés à l'endroit. Découpez & faites tous les plisages des deux grandes pièces en bristol en vous dirigeant sur le patron n° 21.

Collez le grand panneau sur le patron n° 15, à la lettre J, puis le petit panneau sur le patron n° 16, à la lettre H ; formez le rentrement du haut de la boîte en collant tous les petits collages.

Le bord du haut de la charpente, qui est plat, est recouvert par le bristol légèrement soulevé au moyen de deux plis faits en sens contraire ; appliquez à l'intérieur la petite bordure découpée à dents, & collez à plat sur le bord de la boîte, la partie entre la bordure découpée & le pli fait à l'envers.

Avant de coller la petite bordure à l'intérieur, il faut faire passer les rubans en faisant de petites fentes dans le bristol, juste au bord de la boîte et aux endroits indiqués au patron n° 21.

Formez le rentrement du bas en collant la petite bordure tout à fait au bord de la boîte ; puis appliquez les petits collages en dessous de la boîte.

Vous ferez de même pour l'autre moitié de l'enveloppe de la boîte.

Les quatre pieds, dont vous trouverez le patron au n° 24, sont formés en pliant & collant au milieu la lettre A à la lettre A, puis vous collez B sur B, & C sur C, en croisant un peu l'un sur l'autre les deux petits collages du haut B & C ; en bas, vous collez D sur D, en posant un peu de biais l'un sur l'autre les deux collages.

Fixez ces pieds en dessous de la boîte, comme l'indique le croquis n° 25, en ayant soin de faire correspondre l'angle du pied, avec l'angle de la boîte formé par le grand côté & le pan coupé.

Les deux parties en bristol sont représentées sur la planche aux patrons n° 22 & 23.

Coupez le milieu du patron n° 23. Collez le milieu du bristol sur le dessus du couvercle, puis les quatre bouts de ruban aux endroits indiqués sur le patron n° 19 ; mais il faut les passer d'abord dans le dessous du couvercle, patron n° 23, qui sert de cadre pour le calendrier. Faites aussi une fente de chaque côté dans le haut du cadre, du côté opposé aux petites charnières en ruban, puis vous aurez soin de ne pas coller le cadre tout à fait au bord pour servir de coulisse pour le calendrier.

Lorsque vous aurez passé les quatre rubans dans le

dessous du couvercle, vous les collerez sur le carton aux petits carrés ombrés.

Le petit ruban qui sert à lever le couvercle est double & forme une petite boucle ; on colle les deux bouts ensemble à l'envers du couvercle, & l'on passe la boucle dans une petite fente faite au cadre en bristol du dessous du couvercle.

Collez entre eux les petits collages du dessus du couvercle, en laissant soulevée la partie du bristol entre le

dessus & le bord du couvercle ; puis appliquez tous les autres collages au bord de la charpente du couvercle.

Collez le dessous du couvercle en appliquant les bords du cadre sur le dessus du couvercle. Vous découperez ensuite tous les petits sujets, que vous collerez sur les panneaux blancs de la boîte. (Voir le croquis n° 26.)

TAPISSERIE EN COULEURS

BANDE pour ameublement ou encadrement de rideaux.

MOSAÏQUE

La vraie compassion est une aumône plus précieuse devant Dieu que celle de l'or & de l'argent ; car, en donnant nos biens, nous donnons ce qui est à nous ; mais en donnant notre compassion, nous nous donnons nous-mêmes.

SAINT GRÉGOIRE.

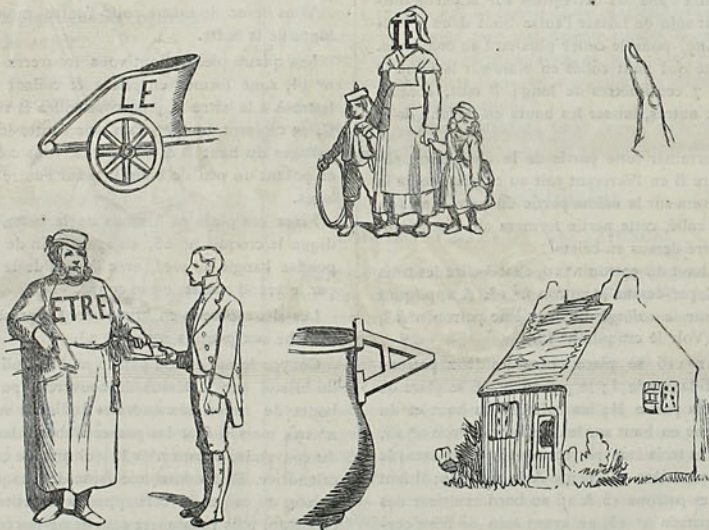
Je puis vous assurer que plus je vais en avant, plus je trouve qu'il n'y a rien de si doux au monde que le repos de la conscience, & de regarder Dieu comme un père qui ne nous manquera pas dans tous nos besoins.

Lettres de Racine à son fils.

Le mot du Logogriphe de Novembre est AUTOMNE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : Il faut avoir plusieurs cordes à son arc.

RÉBUS



2970 Paris Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.



Nº 3921

Modas de Paris
Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Toutatis de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St. Germain, 42.

Machines à Coudre Wheeler et Wilson, Boulevard Sébastopol, 70.

Corsets et Jupons de la Maison de Plument, Rue Vivienne, 33.





3921 bis

Modes de Paris
Journal des Demeiselles
 Paris - Boulevard des Italiens. 1.



TABLE

DU QUARANTE ET UNIÈME VOLUME

INSTRUCTION

GALERIE LITTÉRAIRE, Salmon Macrin, *L'Horace français*, par Boulmier, pages 1 & 33. — *Pierre Tamisier*, page 225 & 289. — Jean Magnon, pages 321 & 353. — ENTRETIENS DE VOYAGES, d'après Berghem, par M^{me} Bourdon, p. 37. — *Un Roman historique au dix-septième siècle*, par M^{lle} A. Urbain, p. 66, 100, 134, 193 & 257. — *Lettre d'une abonnée & Réponse*, p. 65. — *Le Panorama du Siège de Paris*, par A. Rondelet, p. 97. — *Les Merveilles de l'Instinct*, par M. E. Menault, p. 129. — *Les Roses*, par Pizzetta, p. 161. — *Manzoni*, par M^{me} Bourdon, p. 165. — *Mort de Manzoni*, p. 199.

BIBLIOGRAPHIE

M. de Bérulle et les Carmélites en France, par M. l'abbé Houssaye, p. 6. — *Marga*, par M^{lle} Z. Fleuriot, p. 7. — *Bulletin catholique*, par A. Rondelet, p. 8. — *Blanche & noire*, par M^{me} de Stolz, p. 38. — *Le Fou Yégo*, par Erckmann-Chatrian, p. 40. — *Lettres à Nathalie*, par A. Rondelet, p. 70. — *Œuvres complètes de M^{me} Swetchine*, p. 71. — *Vie de Marie-Marguerite de Lézeau*, par M. l'abbé de Verdalle, p. 104. — *Marthe*, par M^{lle} Guerrier de Haupt, p. 105. — *Belle-Fille et Belle-Mère*, par M^{me} Thuret, p. 140. — *Jean de Parthenay*. — *Les Héros d'Israël*, par E. Marcel, p. 140. — *Marc de Lheiningen*, par M^{me} Bourdon, p. 140. — *Les Fées du Travail*, par M. Fertault, p. 168. — *Le Tour du Monde en quatre-vingts jours*, par M. J. Verne, p. 169. — *Comme on servait autrefois*, par M. Sommervogel, p. 169. — *Madame de Miranion, 1629-1696*, par A. Bonneau, p. 199. — *Le Cercle de Famille, Récits d'une Mère*, par M^{me} de Witt, née Guizot, p. 200. — *Éducation intellectuelle: Maximes & Proverbes expliqués* par M. H. Corne, p. 230. — *La Femme d'un Avocat*, par M^{me} Desprez de la Ville-Tual, p. 231. — *Causeries*, par M^{lle} Thérèse Karr, 262. — *Livres anglais*, p. 263. — *Rosa Ferucci, sa vie & ses lettres*, p. 296. — *Ce que disent les Champs*, par M^{me} la baronne de Mackau, p. 294. — *Vie de Bertine Birot*, par M. l'abbé Guipratte, p. 325. — *Madame Récamier*, par M^{me} Lenormant, p. 325. — *La Maison roulante*, par M^{me} de Stolz, p. 356. — *Contes d'une vieille Poupée*, par M^{me} de Villeblanche, p. 356.

ÉDUCATION:

LETTRES A NATHALIE, par A. Rondelet: *Sur le Jeu*, page 8. — *Sur la Musique en Société*, p. 11. — DEUXIÈME SÉRIE. — Première lettre: *Sur les Brouilleries & les Accommodements*, p. 170. — Deuxième lettre: *Sur la Correspondance*, p. 201. — Troisième lettre: *Sur la Manière de servir le Thé*, p. 233. — Quatrième lettre: *Sur la Politesse à Table*, p. 265. — Cinquième lettre: *Sur les Règles de la Conversation*, p. 297. — Sixième lettre: *Sur les Devoirs de la Conversation*, p. 357. — *Voyage à travers les Mots: L'Anecdote*, par Ch. Rozan, p. 41 & 74. — *Hygiène*, par M^{me} Bourdon, p. 106. — *Légende Lorraine*, par V. Champier, p. 111. — *Réponses à quelques Lettres*, p. 141. — *L'Exposition Gastronomique*, p. 142. — *La Petite sœur d'Achille*, opérette en deux tableaux, par P. Dubourg, p. 177. — *Notre-Dame de Chartres*, par M^{me} Bourdon, p. 211. — *Tante Justine*, par Ch. Canivet, p. 212. — *Orpheline*, par M^{me} Bourdon, p. 14, 44, 78, 114, 145, 173, 206, 244,

269, 300, 329 & 361. — *La Lyre & l'Aiguille*, par Michel Aubray, p. 19, 49, 82 & 109. — *CONSEILS*, par M^{me} Bourdon, *L'Heure présente*, p. 232. — *Le Goût de la Toilette*, p. 263. — *Le Travail*, p. 265. — *La Modération*, p. 328. — *Germaine*, par Claire Chancel, p. 236. — *Une Vie d'aventures*, par R. Cortambert, p. 275. — *Pauvre Mère*, par M^{me} la omette de la Rochère, 305, 334 & 366.

POÉSIE.

Angelus du soir, par M^{me} Barutel, p. 54. — *Trop gâter nuit*, par V. Baston, p. 87. — *A Douce Ans*, par Marie-Jeannes, p. 119. — *Les Statues de Jeanne d'Arc*, par A. de La Tour, p. 149. — *La Chanson du Lin*, par N. Martin, p. 183. — *Sœur Novice*, par Daniel d'O., p. 216.

REVUE MUSICALE, par M^{lle} Marie LASSAVEUR.

De la musique religieuse en notre temps, page 24. — La musique réaliste. — Histoire de deux Musiciens. — L'Opéra de M. Massenet, p. 55. — La Coupe du Roi de Thulé. — La Petite Reine, p. 88. — Matinées musicales au Conservatoire. — La Petite Sœur d'Achille, de M. V. Massé, p. 119. — Causerie en bateau, p. 151. — Concerts du Vendredi Saint. — Nouvelles compositions Musicales, p. 184. — *Le Roi l'a dit*, opéra comique de MM. Edmond Gondinet & Léo Delibes, p. 217. — Les Fleurs Musiciennes, p. 250. — *Une Lettre*, p. 282. — *Sur les Lagunes*, p. 312. — Les Artistes qui ne font pas d'Art, p. 345. — Des Artistes qui font de l'Art, p. 374.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Menus d'hiver pour une semaine, p. 23. — Gâteau roulé ou Kinck; Sirop de Punch, p. 58. — Fondue; Crème Américaine, p. 89. — Crème Blanche; Moyen de changer du Vin tombé en Vinaigre, p. 122. — Menus de printemps & d'été, p. 150. — Chartreuse de Pigeons; Ecrevisses farcies; Entremets anglais, p. 186. — Hygiène; Teinture en vert de la Mousse naturelle, p. 314. — Jambon rôti; Capilotade de Volaille, 347. — Terrine de Foie de Veau & de Viande de Bœuf; Gâteau au Kirsch, p. 348.

CORRESPONDANCE.

Pages, 26, 58, 90, 122, 153, 187, 219, 252, 284, 315 & 348.

MODES.

Pages 28, 60, 92, 124, 155, 189, 221, 255, 285, 316 & 349.

EXPLICATIONS DES TRAVAUX.

Pages 30, 62, 95, 127, 158, 191, 222, 256, 287, 319, 351 & 377.

MOSAÏQUES ET DEVINETTES.

Pages 32, 63, 64, 96, 128, 159, 160, 223, 224, 320, 352 & 380.

REBUS.

Dessinés par L. LEVERT & gravés par Ch. GILBERT.

Chaque peine mérite salaire, page 32. — Tout songe est mensonge, p. 64. — Il ne faut pas aller par quatre chemins, p. 96. — Soupçon est d'amitié poison, p. 128. — Quand l'arbre est tombé, tout le monde court aux branches, p. 160. — Qui a métier a rente, p. 192. — A la presse vont les fous, p. 224. — Bien venu qui apporte, 288. — Rien de trop, p. 320. — Il faut avoir plusieurs cordes à son arc, p. 352. — Le charbonnier doit être maître en sa maison, p. 380.

GRAVURES D'ART.

Entretien de Voyage, d'après Berghem. — *Le Retour du Marché*, d'après Wouvermans. — *Un Chien de Chasse*, d'après Oudry.

DIX-HUIT GRAVURES DE MODES.

Voir à l'article *Explication des Travaux*.

ANNEXES DIVERSES.

JANVIER. — TAPISSERIE COLORÉE: Médaillon Aubusson avec ibis, pour ameublement. — PETITE PLANCHE: Filet, tapisserie par signes & dentelle Renaissance. — PREMIER CAHIER: Broderies, petits travaux, croquis de pardessus, de lingerie, de costumes d'enfants & capeline.

FÉVRIER. — GRANDE PLANCHE: Filet, tapisserie par signes & appliqués de drap. — PETITE PLANCHE COLORÉE REPOUSSÉE: Appliqués & soutache sur satin. — 2^e CAHIER: Broderie, petits travaux, croquis de costumes & ornements.

MARS. — TAPISSERIE COLORÉE REPOUSSÉE: Fond. — 3^e CAHIER: Broderies, petits travaux, croquis de coiffures, costumes, lingerie, ornements de costumes & jupons.

AVRIL. — PETITE PLANCHE: Guipure Richelieu & tapisserie par signes. — PLANCHE COLORÉE: Pochette appliqués sur canevas de Chine. — 4^e CAHIER: Broderie, petits travaux, croquis de coiffures, lingerie, costumes, toilettes de Premières Communiantes & ornements pour costumes.

MAI. — 5^e CAHIER: Broderies, petits travaux, croquis de coiffures, costumes, toilettes de Premières Communiantes, & ornements de jupons. — IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE: Le Repos partagé.

JUIN. — ÉCRAN BRISTOL. — TAPISSERIE COLORÉE REPOUSSÉE: Bande. — 6^e CAHIER: Broderies, petits travaux, croquis de costume, costumes d'enfant, lingerie & ornements de robe & jupons.

JUILLET. — ÉCRAN BRISTOL. — GRANDE PLANCHE D'ALPHABETS. — 7^e CAHIER: Broderies, petits travaux, croquis de costumes, lingerie & ornements.

AOUT. — TAPISSERIE COLORÉE REPOUSSÉE: Bande. — GRANDE PLANCHE: Application sur tulle, dentelle Renaissance, tapisserie par signes & chamarrure. — 8^e CAHIER: Broderies, petits travaux, croquis de costumes, confections, lingerie & volant de jupon.

SEPTEMBRE. — PETITE PLANCHE: Guipure Richelieu, tapisserie par signes. — ABAT-JOUR: Premier tiers. — 9^e CAHIER: Broderie, petits travaux, croquis de costumes, confections, chapeau, costumes d'enfant, lingerie & volant.

OCTOBRE. — PETITE PLANCHE: Application sur tulle, dessin ganse, filet, guipure & tapisserie par signes. — ABAT-JOUR: Deuxième tiers. — BOÎTE-CALENDRIER: Première partie. — 10^e CAHIER: Broderie, petits travaux, croquis de costumes, ornements pour robes & jupons, lingerie & costume d'enfant.

NOVEMBRE. — TAPISSERIE COLORÉE REPOUSSÉE: Cousin. — ABAT-JOUR: Troisième tiers. — BOÎTE-CALENDRIER: Deuxième partie. — 11^e CAHIER: Broderie, petits tra-

vaux, croquis de chapeaux, costumes, confections, costume d'enfant & ornement pour costume.

DÉCEMBRE. — PETITE PLANCHE: Guipure Richelieu, bande chamarrure, broderie au passé. — BOÎTE-CALENDRIER: Troisième partie. — 12^e CAHIER: Broderies, petits travaux, croquis de chambre de jeune fille; confections, costumes, lingerie, costumes d'enfants & ornements pour costumes. — TAPISSERIE EN COULEURS: Bande pour ameublement.

PLANCHE DE PATRONS, TOUS DE GRANDEUR NATURELLE.

JANVIER. — PLANCHE I. — *Une petite planche, recto & verso*: Corsage décolleté. — Dolman à capuchon (sortie de bal). — Capeline à revers. — Pardessus d'intérieur pour jeune fille de 14 à 16 ans.

FÉVRIER. — PLANCHE II. — *Grande planche, recto & verso*: Tunique (1^{re} toilette, gravure du 1^{er} février). — Veste hongroise (vêtement d'intérieur). — Polonaise pour jeune fille de 14 à 15 ans. — Tunique pour petite fille (gravure du 1^{er} février).

MARS. — PLANCHE III. — *Grande planche recto & verso*: Tunique-dolman. — Polonaise pour jeune fille (2^e toilette, gravure du 1^{er} mars). — Déshabillé. — Veste pour petit garçon (même gravure).

AVRIL. — PLANCHE IV. — *Grande planche, recto & verso*: Corsage à revers de trois grandeurs différentes. — Chemisette. — Camisole de nuit.

MAI. — PLANCHE V. — *Grande planche de confections, recto & verso*: Paletot fort en gilet (1^{re} toilette, gravure du 1^{er} mai). — Mantille (2^e toilette, même gravure). — Paletot avec manche à sabot (3^e toilette, même gravure). — Mantille (4^e toilette, même gravure). — Tunique (5^e toilette, même gravure).

JUIN. — PLANCHE VI. — *Petite planche, recto & verso*: Chemise à pièce brochée. — Polonaise pour petite fille de 7 à 8 ans.

JUILLET. — PLANCHE VII. — *Petite planche, recto & verso*: Collet. — Col ouvert avec plissé. — Manche assortie. — Corsage avec tablier (1^{re} toilette de jeune fille, gravure du 1^{er} juillet).

AOUT. — PLANCHE VIII. — *Petite planche, recto & verso*: Tunique en gaze rayée (2^e toilette, gravure du 1^{er} août). — Costume de bain.

SEPTEMBRE. — PLANCHE IX. — *Petite planche, recto & verso*: Corsage flottant pour petite fille. — Corsage ouvert à revers.

OCTOBRE. PLANCHE X. — *Grande planche de confections, recto & verso*: Rotonde (1^{re} toilette, gravure du 1^{er} octobre). — Pelisse (2^e toilette, même gravure). — Dolman (3^e toilette, même gravure). — Veste pour petite fille (4^e toilette, même gravure). — Dear home (5^e toilette, même gravure). — Jaquette (6^e toilette, même gravure).

NOVEMBRE. — PLANCHE XI. — *Petite planche, recto & verso*: Corsage à basque (1^{re} toilette, gravure du 1^{er} novembre). — Tunique pour petite fille. — Polonaise (2^e toilette, même gravure).

DÉCEMBRE. — PLANCHE XII. — *Grande planche, patrons à pièces indépendantes pouvant se découper*: Corsage avec col-revers. — Boîte calendrier.

MUSIQUE.

JANVIER. — *Les Boules de Neige*, quadrille, par M^{me} de Sainte-Croix. — Rondo élégant.

MARS. — *Le Petite Sœur d'Achille*, opérette, musique de Victor Massé; *Prélude*.

JUIN. — *La Petite Sœur d'Achille*, musique de Victor Massé (*suite & fin*).

SEPTEMBRE. — *Toccata*, de Clementi.

NOVEMBRE. — *Le Mariage de Colombine*, quadrille brillant, par Léon Roques.